

L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 centimes.

SAMEDI 4 NOVEMBRE 1899

57^e Année. — N^o 2958.

AUX MINES D'OR DU KLONDYKE



Une pompe à incendie traînée par des chiens, à Dawson. -- (Voir l'article, page 291).

COURRIER DE PARIS

La statistique des Parisiens fidèles au pèlerinage funèbre de la Toussaint dans les cimetières urbains et suburbains n'a rien perdu, cette année, de son éloquence en chiffres. Au Père-Lachaise, il faut bien le dire, la recrudescence du nombre des entrées s'explique par le mouvement de curiosité qui a porté la foule vers le nouveau Monument aux Morts, enfin débarrassé de ses palissades.

L'illustration a publié, avec une notice descriptive (N° du 5 novembre 1898) une reproduction de l'œuvre magistrale de Bartholomé; déjà, soit sous cette forme, soit sous la forme d'importants fragments exposés au Salon, elle avait recueilli plus de suffrages que de critiques; maintenant qu'on peut la juger dans son intégralité et dans son cadre définitif, elle produit son plein effet, et il suffit de recueillir les propos et réflexions des visiteurs de toute catégorie pour constater une ratification presque unanime du premier jugement. La hauteur de la conception philosophique, l'originale beauté de l'exécution touchent profondément ceux-là même qui ne sauraient traduire leur impression en phrases subtiles, et ainsi s'affirme la puissance de l'art inspiré par la pensée et servi par le talent.

Le secret d'une telle émotion communicative, les intimes de l'artiste le savent, c'est une immense douleur personnelle où il a puisé son inspiration, mettant en pratique l'adage latin : *Si vis me flere...* Si tu veux me faire pleurer, pleure toi-même. Et alors, comme on comprend qu'à la cérémonie officielle d'abord projetée pour l'inauguration de son monument, M. Bartholomé ait préféré la visite discrète accomplie mardi dernier, en compagnie de quelques amis, et aux lieux communs oratoires d'un orateur municipal bruissement mélancolique des feuilles mortes soulevées par le vent d'automne!

Le moment approche où la Haute-Cour va tenir ses assises solennelles pour juger l'affaire du fameux complot contre la sûreté de l'Etat. Or, chose étrange, le public paraît s'intéresser médiocrement à ce procès historique : il ne se prépare ni à se passionner, ni à palper, ni à frémir. C'est à peine si, depuis l'ouverture de l'instruction, il a parcouru d'un œil distrait le compte-rendu sommaire des travaux de la Commission sénatoriale présidée par M. Bérenger, et il a trouvé parfaitement fastidieuses les inextricables chicanes de procédure soulevées, suivant leur droit, par les avocats des accusés; les potins de coulisses eux-mêmes l'ont laissé froid.

Mais, les préliminaires de la représentation terminés, les chandelles allumées et la toile levée, va-t-il persévérer dans son indifférence? J'en ai peur.

Il en est de certains drames judiciaires comme de certains drames de théâtre. Quand, pour un motif plus ou moins plausible, les spectateurs ont pris la première scène « à la blague », c'en est fait de toute la pièce : les forfaits les plus ténébreux du traître ne donnent le frisson à personne et les situations les plus pathétiques tombent à plat; on bâille où l'on devrait redoubler d'attention; on rit où l'on devrait pleurer. Bref, bien que monté à grands frais, le mélo du Luxembourg ne s'annonce même pas comme un succès d'estime.

Entre autres indices sur lesquels se fonde mon pronostic, je citerai un « écho » publié en bonne place dans divers journaux et à peu près ainsi conçu :

UNE PREUVE ÉCLATANTE du concert préalable qui constitue le complot imputé aux accusés de la Haute-Cour, c'est que tous avaient adopté les superbes complets à... (ici le prix) de la maison... (ici l'enseigne).

Nos agents de publicité excellent à tirer parti de l'état d'esprit de la foule; ils ont trop de flair pour s'y tromper, et il est rare que la réclame commerciale, cette forme très moderne de la satire, ne trouve pas la note juste.

Nous ne remportons plus que de petites victoires, il faut savoir nous en contenter. J'ai peine, cependant, à mettre en branle ma fibre nationale sur la fin glorieuse du combat singulier auquel viennent de se livrer un Français et un Anglais dans le champ clos d'un manège de la rue Pergolèse.

Que les pieds de Charlemont aient eu raison des poings de Driscott, c'est bien, fort bien; mais si le contraire s'était produit, j'avoue que je n'aurais pas pris le deuil, malgré la sympathie que m'ins-

pire notre éminent professeur de boxe française. Le spectacle, il faut le dire, fut ignoble et repoussant. Ces deux hommes s'assommant dans une marmelade sanglante manquaient essentiellement aux lois de l'esthétique. J'ai comme une idée que les tournois de jadis avaient une tournure plus décorative. Cependant l'Anglais, au moment de succomber, y est allé, comme autrefois, de son : « Pour Dieu, pour ma dame », ou de quelque chose d'approchant. — « By God! gentlemen! » s'est-il écrié en recevant le coup de savate final. Je constate que si les dames ont été oubliées, le nom sacré de Dieu ne l'a pas été.

La question est maintenant de savoir si le spectacle assez répugnant, en somme, qui nous fut donné là est de nature à propager chez nous le goût de la boxe (ou pour parler la vraie langue sportive, du *boxing*).

Je ne le pense pas. Cet exercice brutal n'est ni dans notre tradition ni dans nos mœurs; un jeu, quel qu'il soit, où le sang coule, est d'avance condamné chez nous.

Mais il ne s'ensuit pas que la boxe, considérée comme gymnastique, soit à dédaigner. On la considère à bon droit comme le plus hygiénique de tous les sports. J'ajoute que la connaissance approfondie de ce sport est loin d'être superflue, dans une société où la protection de la police n'est pas toujours assurée aux honnêtes gens aussi efficacement qu'on le souhaiterait, et où il est souvent utile de pouvoir mettre un poing solide au service du bon droit.

Bien des gens seraient moins prompts à la « blague » ou à l'injure publique, s'ils savaient celui dont ils se « payent la tête » capable de leur donner la réplique... dans le style de Charlemont.

Aussi voyons-nous, depuis quelques années, les salles de boxe parisiennes s'emplier d'une clientèle d'artistes, de gens de lettres, de bourgeois pacifiques qu'horripile la vue du sang, mais qui viennent là poussés par le simple désir de savoir donner un coup de poing, et surtout de transpirer le plus possible.

L'inconvénient de ce genre de sport, c'est qu'il n'est pas commode à pratiquer partout. Pour boxer, il faut être deux, et s'il est relativement facile de rencontrer en voyage l'amateur d'escrime disposé à vous donner la réplique, à croiser courtoisement, dans la première salle venue, son fleuret avec le vôtre, il est plus rare de mettre la main sur le partenaire ganté de cuir et de crin, sur la figure de qui on puisse s'exercer les poings, tandis qu'il exercera les siens sur la vôtre.

A moins qu'on ne recoure au spirituel expédient dont usa, l'été dernier, l'un de nos jeunes auteurs dramatiques les plus connus, que le *boxing* passionnait. Désirant pouvoir continuer à la campagne la pratique de son exercice favori, il avait fait donner des leçons de boxe à son valet de chambre; et les habitants de la commune où notre ami avait fixé sa résidence d'été ne furent pas peu surpris de voir un beau matin, en plein air, le maître et le domestique se ruer à coups de poing l'un sur l'autre, sans dire un mot; puis, après une demi-heure de cet exercice dont le spectacle avait mis en émoi tout le village, retourner tranquillement à leurs occupations respectives.

— Et votre domestique a-t-il le droit de vous rendre coup pour coup? demandai-je un jour à l'écrivain.

— Il peut rendre les coups de poing, me dit-il; mais il ne doit pas rendre les coups de pied.

— Et il accepte ce régime, sans se plaindre?

— Parfaitement. Je lui donne 10 francs d'indemnité par séance. Il est enchanté de recevoir une pile pour ce prix-là.

Deux des jeunes et peu intéressants assassins de la veuve Joly viennent d'être condamnés à mort, mais peu s'en est fallu que tout fût à recommencer. Une faute d'orthographe dans le libellé du verdict allait anéantir la procédure. Cette faute, le président du jury, qui n'est pas de l'Académie française, l'avait commise. Et il faut reconnaître qu'elle est un peu grosse; l'usage ne permet pas, en effet, d'écrire « majorité » pour « majorité »; sans compter que l'erreux a de faux airs de sarcasme à l'endroit des membres du jury. Heureusement, on s'est aperçu à temps de ce *lapsus calami*.

Heureusement! Est-ce bien heureusement qu'il faut dire? C'était six mois, un an peut-être de répit pour les condamnés; et qui sait comment les choses auraient tourné devant un autre jury?

Cette institution judiciaire nous a habitués à tant de surprises!

Amour, quand tu nous tiens.

On peut bien dire adieu préjugés de naissance, de fortune, de race et de religion, et généralement de toutes choses. L'enfant terrible fait des boulettes avec les parchemins les plus vénérables et les lance au nez des préposés du protocole. Ces Messieurs, très décorés, suent sang et eau à vouloir sauver les apparences; ils y parviennent quelquefois à grand renfort d'ingéniosité. Voici pour eux une nouvelle occasion de se distinguer, s'il est vrai, comme on le dit, que deux mariages d'amour soient sur le point d'« attrister » la Cour d'Autriche. La veuve du prince héritier Rodolphe et le nouveau dauphin, l'archiduc Franz Ferdinand veulent se marier selon leur cœur. C'est beaucoup d'ambition.

Que de romans d'amour, dans cette maison des Habsbourg, sans remonter au-delà du siècle? Faut-il rappeler le plus triste de tous, celui dont une dame étrangère vient précisément de raconter les dessous mystérieux, sans nous apporter d'ailleurs aucune preuve décisive. Cette version, inspirée du récit historique des infortunes d'Abélard, est-elle conforme à la vérité? Personne n'en sait rien, ou du moins ceux qui pourraient parler se taisent.

Toujours est-il que l'archiduchesse Stéphanie ne veut pas rester sur ses tristes souvenirs, puisqu'elle va convoler en secondes noces. L'Empereur a consenti.

De son côté, l'archiduc Franz Ferdinand, le nouvel héritier de la couronne, demande à jouir d'une faveur identique! Puisque sa cousine épouse un simple gentilhomme, pourquoi n'épouserait-il pas une simple « noble dame ». Et le vieux monarque se voit obligé de briser une à une toutes les chaînes rivées par ses glorieux ancêtres au cou de leurs descendants. Mais il n'y a pas à lutter contre l'amour. D'ailleurs les familles régnantes ont une façon qui n'appartient qu'à elles de se tirer de ces situations difficiles; elles pratiquent carrément l'union libre sous le nom de mariage morgantique.

Où s'arrêtera l'indiscrétion des reporters?

L'un deux, au cours d'un voyage à travers l'Europe, a eu l'inconvenante curiosité de se renseigner sur la taille, le poids et le développement de ceinture de quelques souveraines... Et voici quelques-uns des résultats de l'enquête :

	Taille.	Poids.	Ceinture.
		Kil.	
La reine Victoria.....	1.48	87	0.78
La reine d'Italie.....	1.63	89	0.71
La régente d'Espagne... ..	1.62	70	0.52
La reine de Serbie.....	?	62	0.55
L'impératrice de Russie. .	1.56	59	?
La reine de Hollande... ..	1.65	58.5	0.53

La reine Wilhelmine détient donc, en attendant la suite de cette singulière enquête, le record de la taille, et la reine Marguerite celui du poids!

L'agrandissement du palais de la Bourse est, dit-on, chose décidée.

En apprenant cette nouvelle, M. Prudhomme s'est écrié :

— Le « temple de Plutus » sera toujours trop grand!

M. Prudhomme est, il est vrai, l'éternel arriéré, il ne comprendra jamais les nécessités de son temps. Pour ma part, sans être aussi retardataire que l'éminent moraliste, j'ignorais que le besoin de cet agrandissement se fit vivement sentir; mais du moment où les boursiers estiment qu'ils sont à l'étroit chez eux, il n'y a qu'à s'incliner devant leur avis autorisé et intéressé. Les architectes consultés n'ont pas manqué d'abonder dans le même sens; un architecte refusant de bâtir est un phénomène invraisemblable : s'il en existait un quelque part, il faudrait l'exhiber parmi les « clous » de l'Exposition de 1900.

Donc, les architectes considèrent comme un jeu de flanquer d'un double appendice, en bordure de la rue Notre-Dame-des-Victoires, l'édifice à colonnade qui rappelle le Parthénon à quelques esthètes complaisants.

On en causait, l'autre soir, dans un cercle mêlé. Machin, un tripoteur d'affaires, habitué du péristyle exultait :

— Enfin! nous allons avoir nos deux ailes!

A quoi, l'amer d'Argenton, toujours en quête du mot cruel, répliqua :

— Hé! mon cher, vous n'en volerez que mieux!



Un véhicule d'été dans une rue de Dawson.

AU KLONDYKE

Tandis que la guerre arrête l'essor du Transvaal et réduit brusquement à zéro l'énorme production d'or de l'Afrique du Sud, dans l'autre hémisphère et l'autre monde le nouveau pays de l'or va se développant et se civilisant sans cesse, et son rendement et sa richesse augmentent de façon continue avec une incroyable rapidité.

Il y a tout juste un an, quand j'ai conduit au Klondyke les lecteurs de l'Illustration, je leur ai montré des difficultés sans nombre à surmonter, des dangers à courir, des privations à endurer. A mon premier voyage, à la fin de l'hiver de 1897-98, j'étais encore, quoique venant après beaucoup d'autres, un pionnier, payant de ma personne pour atteindre le but, m'accommodant des moyens de transport les plus primitifs. Moins de dix mois après, au commencement de l'hiver de 1898-99, je suis retourné à Dawson-City en vulgaire-voyageur de première classe sur les chemins de fer, passager de première classe sur les bateaux à vapeur. Plus de difficultés, de dangers ni de privations. Il n'y a plus qu'à payer sa place et à se laisser transporter.

Un chemin de fer a été construit de Skagway au lac Bennett à travers la passe White (se reporter à la carte publiée dans le numéro du 12 novembre 1898). Il remplace avantageusement l'échelle de la passe Chilkoot. La voie ira bientôt jusqu'à Fort Selkirk. Actuellement c'est au lac Bennett que vous êtes transbordé sur un vapeur de rivière qui franchit aisément les rapides du Cheval Blanc et des Cinq Doigts, autrefois si redoutés. D'importants travaux ont régularisé ces passages difficiles; ils ont cessé d'être périlleux sans rien perdre de leur aspect pittoresque.

Débarqué à Dawson, vingt-cinq jours après avoir quitté Paris, vous désirez annoncer votre arrivée à vos parents ou à vos amis de France. Allez au bureau du télégraphe. Un fil relie Dawson au monde civilisé. Et, quand vous quitterez Dawson, si vous préférez ne pas refaire le même chemin, vous vous embarquerez sur un des grands vapeurs qui descendent le Yukon, bordé de villages d'Indiens et d'Esquimaux, et déposent leurs passagers à Saint-Michel. Cette voie est plus confortable encore que celle de Skagway.

Voilà pour les communications.

La vie à Dawson-City a également changé. Elle est toujours un peu brutale. La population, étrangement mêlée, de la capitale du Klondyke ne demande pas des plaisirs bien raffinés : les bals publics, les salles de danse, les cafés-chantants se disputent ses faveurs. Cependant on vient de construire un grand Opéra qui

peut contenir 2.200 spectateurs et les Dawsoniens sont assez riches pour s'offrir une bonne troupe la saison prochaine.

Trois immenses incendies, survenus en huit mois, ont contribué à l'embellissement de la ville. Les quartiers détruits ont été en effet reconstruits aussitôt avec plus de régularité et de soin que primitivement.

Le dernier de ces incendies remonte au mois de mars. Il a éclaté dans le restaurant California. Les pompes sont arrivées rapidement. Mais il y avait sur la rivière 1^m,50 de glace. Il fallut dix minutes pour pratiquer une ouverture et trouver de l'eau libre. Pendant ce temps le feu gagnait les maisons voisines, construites en bois. Quand on put le circonscire, tout un quartier était déjà en cendres. Détail bien local : plusieurs pompiers ont été grièvement blessés, non par le feu, mais par l'eau; le froid était très vif et ils ont eu les pieds et les mains gelés.

Depuis cet incendie le service des pompes a été réorganisé à Dawson et il est aujourd'hui d'une célérité incomparable. La pompe qui arrive toujours la première quand un incendie se déclare est trainée par des chiens. Ces sept chiens, admirablement dressés et d'une intelligence exceptionnelle, mettent d'eux-mêmes la tête dans le collier, chacun à son rang, dès qu'ils entendent le signal d'alarme. Le spectacle, tout à fait alaskien, d'une pompe à incendie tirée par des chiens, sera mis en 1900 sous les yeux des Parisiens, grâce à une série de vues cinématographiques prises dans Front Street et dont notre gravure de première page est un échantillon. La brigade des pompiers de Dawson est sous la direction de M. W. J. Allen qui a pour second M. Victor M. Stewart.

La ville de Dawson est entourée maintenant de jardins potagers. Si l'été est court, il est chaud. Choux, navets, laitues, petits pois, radis réussissent à merveille. D'autre part un bateau frigorifique fait le service de Saint-Michel à Dawson et apporte des viandes, du gibier, des volailles, des poissons de mer, des œufs du beurre, etc. L'ordinaire des restaurants comme celui des cuisines bourgeoises est donc sensiblement amélioré.

Les rues de la capitale du Klondyke ont été nivelées. Des trottoirs en bois longent les maisons, presque toutes chargées d'enseignes. Ce ne sont dans Front Street et dans les autres voies importantes que bandes de calicot sur lesquelles des caractères énormes se disputent le regard des passants. Nos photographies rendent bien la physionomie des rues de Dawson. Le singulier équipage qu'on remarque sur la gravure ci-dessus est une des voitures, à l'épreuve des cahots, dont se servent les entrepreneurs de transport pendant les mois d'été, quand toute la neige est fondue et que

l'usage des traîneaux est devenu impossible. Le Conseil du Yukon a voté récemment une somme de 125.000 francs pour la construction de routes allant jusqu'aux fourches de la Bonanza et de l'Eldorado et de là jusqu'au Hunker et au Dominion.

Ces routes sont indispensables pour desservir les principaux districts aurifères, dans lesquels l'activité est de plus en plus grande. Il est assez difficile de calculer exactement la production aurifère de l'Alaska pendant la campagne 1898-99. Chaque semaine on découvre des gisements nouveaux, et des prospecteurs arrivent à Dawson les poches pleines de poudre d'or et de pépites. Voici les chiffres officiels calculés d'après les droits de royauté perçus par le gouvernement canadien :

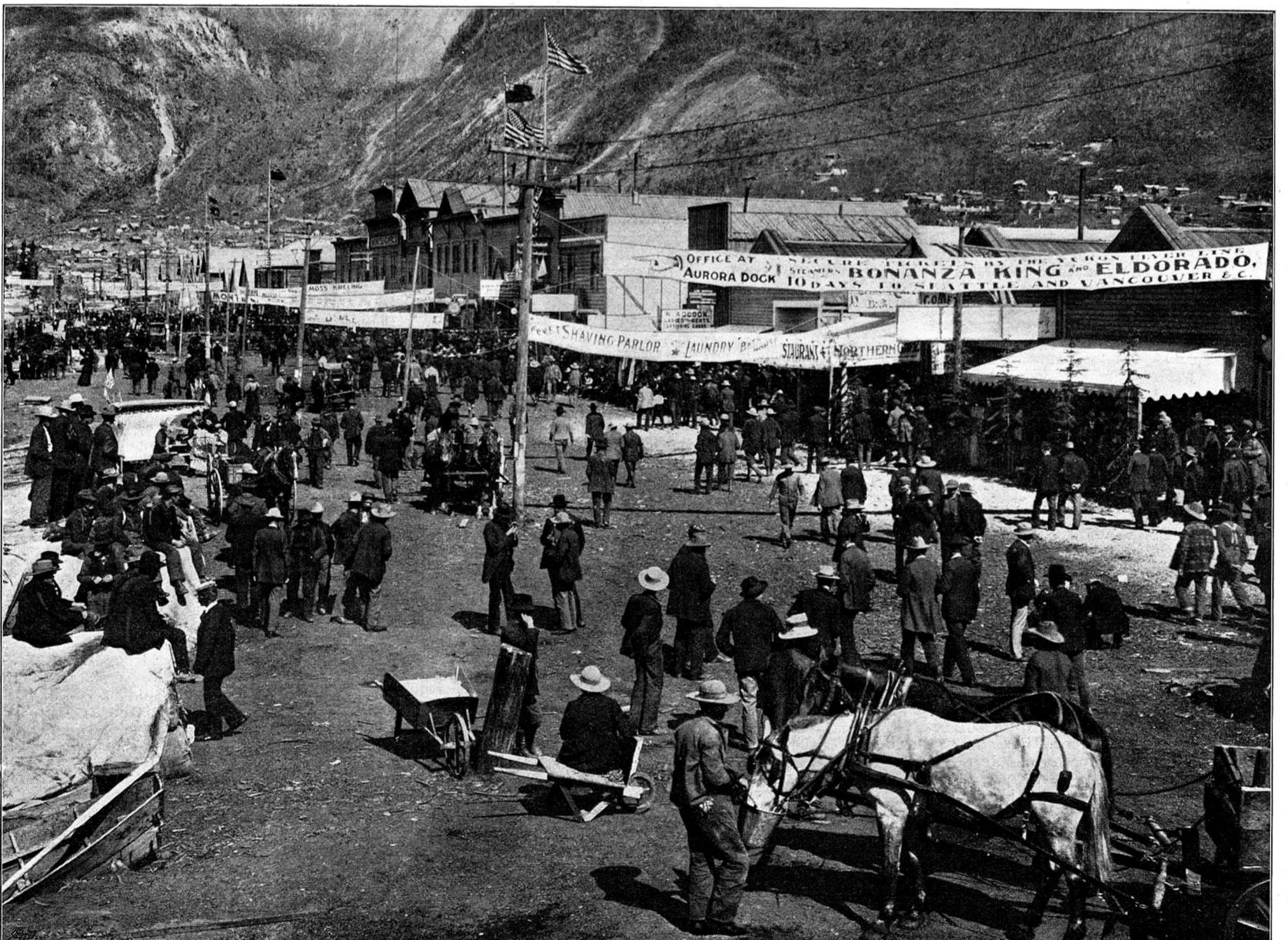
Eldorado.....	25.000.000	de francs.
Tributaires.....	2.500.000	—
Bonanza.....	17.500.000	—
Tributaires.....	7.500.000	—
Hunker.....	12.500.000	—
Tributaires.....	2.500.000	—
Gold run.....	1.500.000	—
Sulphur.....	2.500.000	—
Dominion.....	17.500.000	—
Tributaires.....	1.000.000	—
Quartz creek.....	500.000	—
Tributaires.....	750.000	—
Eureka.....	1.250.000	—
Tous autres claims y compris la Stewart rivière.....	5.000.000	—
Total.....	97.500.000	—

Les mines d'or du Transvaal emploient 75.000 travailleurs pour une production de 400 millions de francs. Ce pays est en exploitation depuis plus de quinze ans. Les engins mécaniques les plus perfectionnés y sont en usage et les capitaux engagés sont énormes.

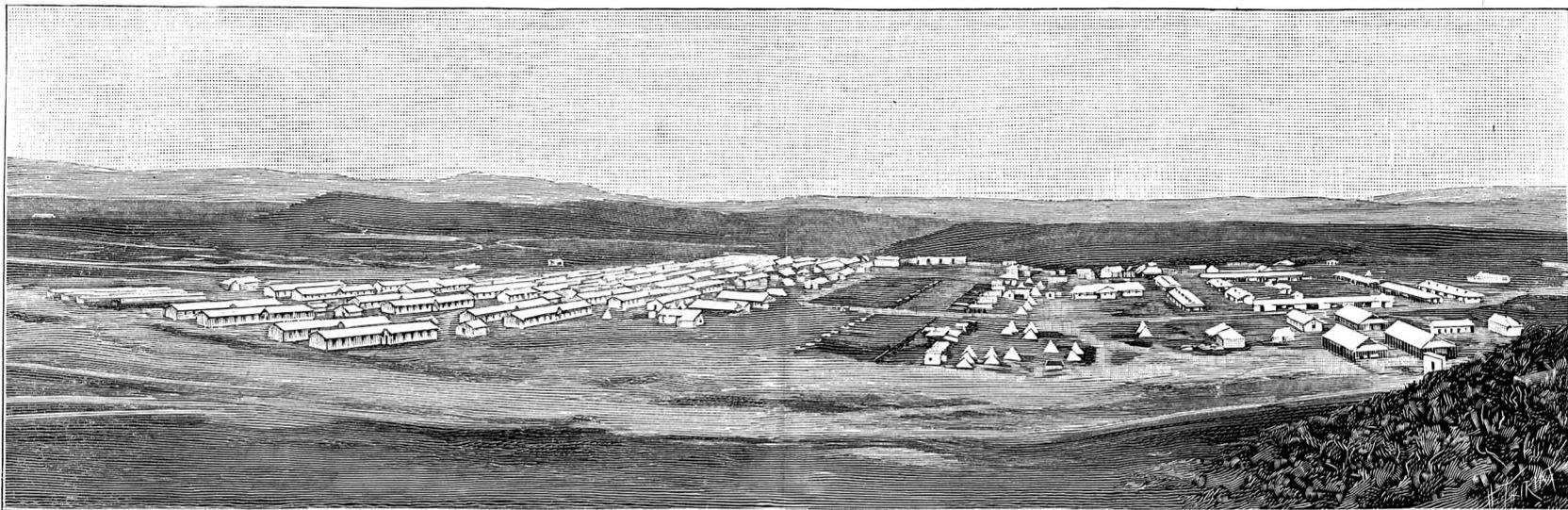
Le Klondyke n'était, il y a trois ans, qu'un désert de neige. Il y a un an, il était sans communications. Les machines et les capitaux n'y abondent guère. Combien de mineurs y sont arrivés et y arrivent encore sans un sou vaillant, ne possédant qu'une pioche, une pelle, un plat à laver et quelques provisions! Les claims sont exploités sans machinerie, par les moyens les plus primitifs : on creuse le sol, on en retire la terre aurifère, on l'entasse, puis on la lave; on perd ainsi au moins 30 0/0 de l'or fin. Et pourtant on arrive à une production de près de 100 millions, le quart de celle du Transvaal. Que faut-il donc penser de l'avenir de ce pays d'apparence si inhospitalière?



Aspect des claims de rivière pendant les travaux d'été.



AU KLONDYKE. — Front-Street, la rue principale de Dawson.



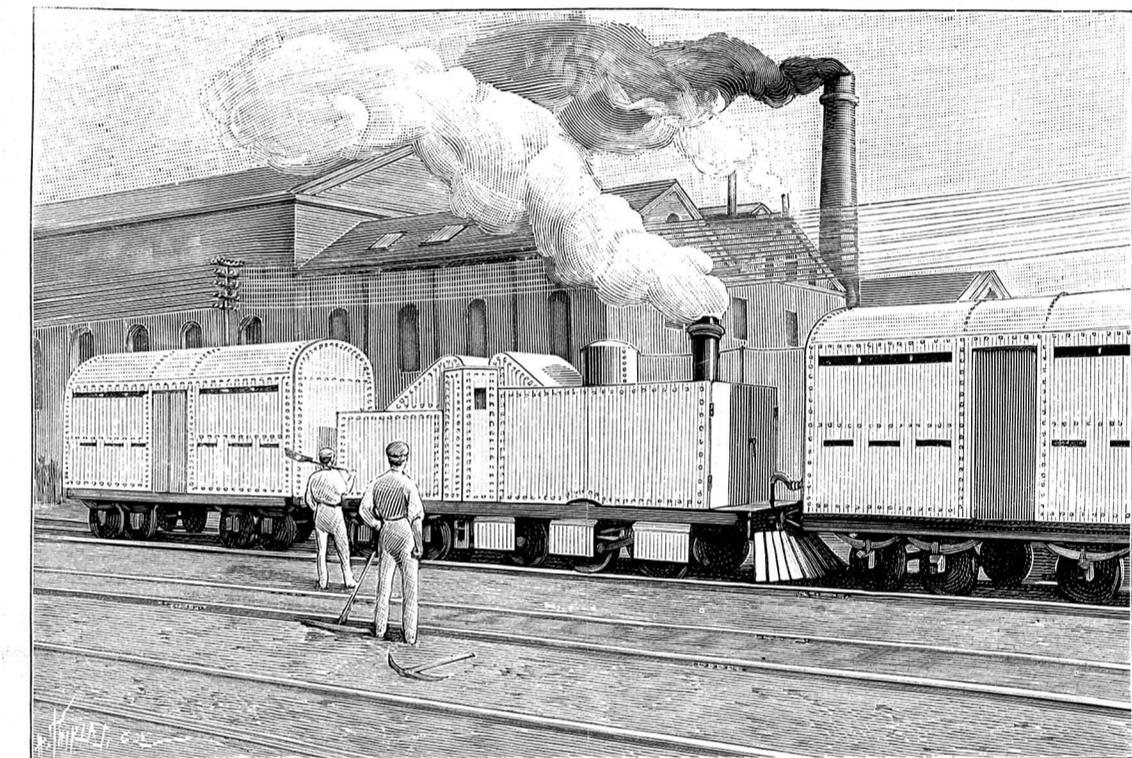
Vue générale du camp de Ladysmith.



Le général White.

LA GUERRE AU TRANSVAAL

Les succès des Boers dans le Natal se sont accentués d'une façon inattendue. Les Anglais avaient cru pouvoir enregistrer trois victoires : à Dundee, à Glencoe, à Elandslaagte. On constate aujourd'hui qu'à Dundee tout un escadron de hussards s'est rendu aux Boers et qu'après Glencoe le général Yule, substitué au général Symons, mortellement blessé, a dû se résoudre à battre en retraite sur Ladysmith, laissant son prédécesseur expirer dans les mains ennemies. Au moins pouvait-on espérer — à Londres — que, devant le camp de Ladysmith, où était massée toute l'armée anglaise du Natal après l'évacuation des points plus avancés, s'arrêterait la marche victorieuse des Boers. Après les nouvelles reçues lundi et publiées mardi, il faut, semble-t-il, renoncer à cet espoir. Le 29 octobre en effet, les troupes du général White ont éprouvé un échec sanglant : une colonne, forte de deux mille hommes, a été décimée, puis faite prisonnière. « C'est moi, a télégra-



Train blindé.

phié le général, qui a préparé le plan qui a entraîné le désastre, et suis seul responsable de son exécution. » Cet aveu du commandant en chef ne laisse aucun doute sur la gravité d'une situation que, mieux que personne, il est à même de juger.

Depuis le début des hostilités au Transvaal, il est

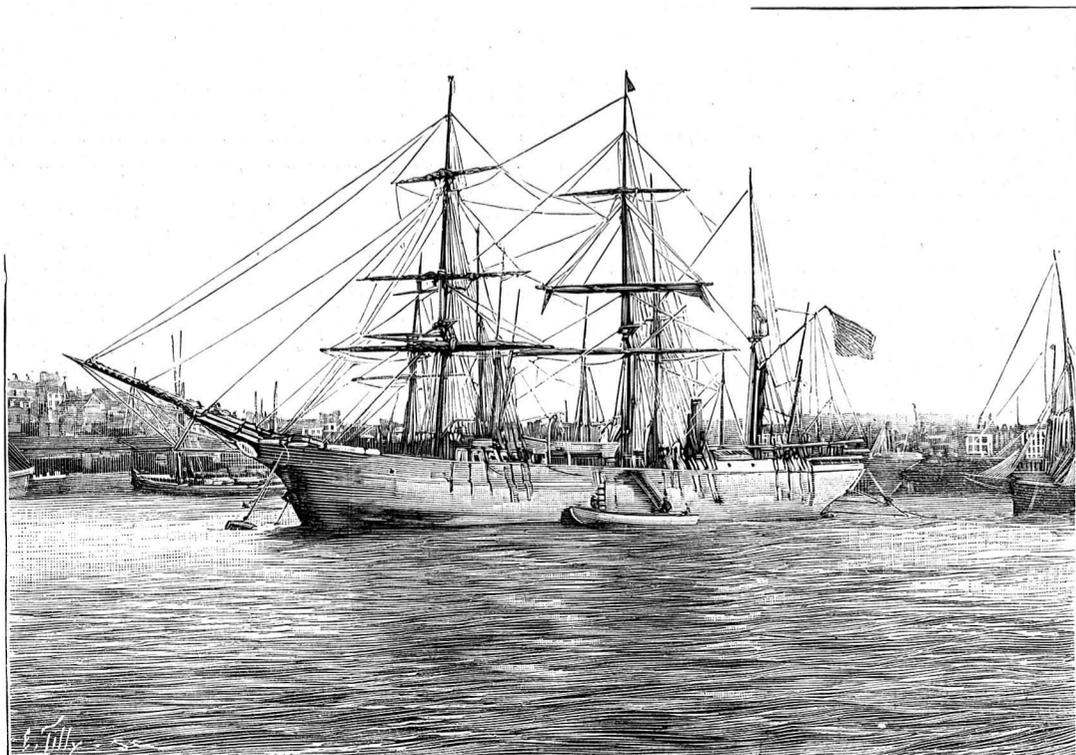
beaucoup question des trains blindés employés par les troupes anglaises. La destruction d'un train de ce genre par les Boers a été le premier incident de la guerre. Qu'est-ce qu'un train blindé? Par définition, c'est un train dont la locomotive et les voitures sont protégées par des plaques d'acier ou de tôle d'acier contre les projectiles de l'ennemi, et armées elles-mêmes de petits canons ou de mitrailleuses. On ne construit et on n'emploie rien de semblable en Europe. Il est évident, en effet, que les trains blindés ne peuvent avoir d'utilité que contre des ennemis dépourvus d'artillerie et d'explosifs. Les Anglais ont beaucoup employé les trains blindés en Egypte et au Soudan égyptien. Ces trains étaient improvisés : machines et wagons étaient protégés par des moyens de fortune. Dans l'Afrique du Sud ils ont au contraire construit des locomotives et des voitures spéciales, revêtues de plaques de blindage. Ces trains blindés leur ont rendu, paraît-il, de grands services dans leurs luttes contre les indigènes, notamment dans le Rhodesia, mais semblent devoir être bien peu efficaces contre les Boers.

RETOUR DE L'EXPÉDITION BELGE

AU PÔLE SUD

La *Belgica*, ramenant l'expédition belge au pôle Sud, organisée et dirigée par M. de Gerlache, est arrivée dimanche à Boulogne-sur-Mer. Dans l'*Illustration* du 15 avril dernier, nous avons résumé l'historique et les résultats de cette expédition. On ignorait à cette date si elle devait être considérée comme terminée.

La *Belgica*, après un double hivernage dans la banquise était revenue à son point de départ, Punta-Arenas, point extrême de l'Amérique Méridionale; mais M. de Gerlache manifestait l'intention de se lancer de nouveau dans les glaces polaires dès que la saison le permettrait. Il s'est cependant décidé au retour; ses compagnons et lui rapportent une ample moisson d'observations géographiques, météorologiques, zoologiques, etc., et leur retour sera fêté dimanche prochain à Anvers, d'où ils sont partis le 17 août 1897. La *Belgica*, qui a atteint le 71° 36' de latitude sud, est un trois-mâts-barque baleinier construit en Norvège.



La « Belgica » dans le port de Boulogne. — Phot. Meys.

UN PATRIOTE

I

Que se passe-t-il, bon Dieu! à Bir bou Salem? — Enfoncé dans un coin du wagon, je relis le billet saugrenu que je recevais, hier matin, de mon ami, le chef de gare Desbureaux :

« *Mabrouk!* Vous serez le bienvenu ici! Et puis — que vous nous faites la surprise d'une visite, permettez que je vous charge d'une commission. « Nous avons besoin de vingt-cinq mètres de cotonnade rouge, d'autant de bleue, d'autant de blanche et d'une vingtaine de drapeaux russes. Apportez-nous cela, n'est-ce pas, et ne manquez pas d'arriver demain, la fête sera complète! »

J'ai mis aux bagages l'étrange commande, les soixante-quinze mètres tricolores et les vingt drapeaux à l'aigle impériale. Qu'est-ce que cela signifie? Le 14 juillet est loin. Je cherche les anniversaires célèbres qui pourraient bien tomber en ce début d'avril: aucun. Alors à quelle occasion ce déploiement de bannières?

Et voici que j'évoque la figure de cet excellent ami qui me recevra tout à l'heure. Large face charnue, joues en couleur où la bile d'Afrique se mélange au sang rose du Nord, lourdes moustaches blondes d'où tombent volontiers des paroles péremptives, yeux bleus qui toisent l'interlocuteur avec une certaine bienveillance, je revois cette tête importante. Elle est posée sur un corps d'athlète, sur une poitrine bombée d'homme conscient de son courage et de la puissance de son physique... Mais allons, Desbureaux, avec ses airs supérieurs, est un brave cœur, un honnête homme, et, pour sa Compagnie, un serviteur dévoué. Voilà plus de dix ans qu'on le voit, au seuil de l'humble maisonnette plantée toute seule dans le *bled*, lancer, sans autre ambition, le coup de sifflet impérieux qui envoie les deux trains quotidiens, l'un vers Bône et l'autre vers Tunis. Je l'ai beaucoup connu dans ces solitudes, et j'ai connu aussi la petite, chétive et douce M^{me} Desbureaux qui les peuplait méthodiquement d'un petit Desbureaux, tous les deux ans... Braves gens, je suis heureux de les revoir.

Au fait, les drapeaux, ne serait-ce pas qu'on fêterait demain à Bir bou Salem, la venue d'un petit septième?...

Finalement, j'ai perdu de vue cette énigme et je me suis absorbé dans la lecture d'une attrayante étude sur les cités romaines de la Tunisie, signée Toutain, que j'ai emportée, avec une ou deux plaquettes de M. Gauckler, pour mieux voir ressusciter la vie antique, parmi les pierres ruinées des *henchirs*. Je vais, avec passion, errer de Simittu à Colonia Thuburnica. Ce soir, je pourrai contempler, dans le déclin du soleil, les arches superbement brisées du grand pont de Trajan, la théorie grise, si triste, si poignante, du léger aqueduc qui alimentait cette Simittu, majestueuse mère du marbre. Je coucherai au bordj du Cheikh Salah. Ce sera le grand silence, la paix profonde, la bienfaisante lassitude d'une longue chevauchée, la forte et printanière senteur de la brousse...

... — Bir bou Salem!

Dans le brusque silence d'un arrêt, une voix forte et brève a lancé ce nom qui a résonné comme un commandement militaire. Déjà arrivé! Je saute sur le quai. Voilà Desbureaux superbe, coiffé de la casquette brodée, sanglé dans sa vareuse à boutons de cuivre où pend la brillante ferblanterie d'un Nicham et d'une médaille de sauvetage.

— *Sebah el Khir!*...

Il me jette son habituel salut arabe du haut de son énorme stature, la face élargie et cordiale, et ma main se fond, endolorie, dans l'étreinte formidable des deux siennes. Les trains ne s'endorment pas à Bir bou Salem. Un rapide échange de papiers avec le conducteur, et Desbureaux, fièrement campé, a jeté vers l'avant du convoi le cri strident de son sifflet. Un coup de trompe lui répond plaintivement, la locomotive siffle à son tour, et le train s'ébranle, glisse, disparaît dans les immenses lointains. Nous voilà seuls sur le quai...

Mais non... Ah! quelle chose comique!... Il y a là cinq petits Desbureaux alignés, les mains sur la couture de la culotte, la tête droite, les yeux fixes, dans une pose martiale: la garnison de Bir bou Salem! D'un coup d'œil, je les ai passés en revue. Pierre, l'aîné, un moutard de douze ans, a, sur sa manche, un double galon rouge, et Constant, le tout petit Constant qui a quatre ans, porte un sabre de bois en bandoulière.

— Par le flanc gauche, marche! commande Desbureaux d'une voix de stentor.

La minuscule troupe pivote, double le rang et se replie, en bon ordre, vers la gare au seuil de laquelle j'aperçois la douce M^{me} Desbureaux offrant son pâle sourire et tenant, sur un bras, son dernier né, le sixième. Cependant, Ali, l'homme d'équipe, roule, sur le quai désert, le ballot de mes marchandises patriotiques.

— Eh bien, s'écrie Desbureaux, vous voyez, Bir bou Salem est toujours à la même place!

En effet, c'est toujours la petite gare, la chétive maison trouée de quatre fenêtres et de deux portes peintes en chocolat. Elle est là, à l'ombre de son morne panache d'eucalyptus, n'ayant à côté d'elle que son hangar aux marchandises, aujourd'hui fermé, car ce n'est pas encore la saison où les courtiers juifs y entassent, à destination de Marseille, l'orge et le blé des indigènes. Rien aux alentours, rien que des champs fleuris, sans haies, sans arbres, ces Grandes Plaines, infiniment belles et tristes que les derniers contreforts Khroumirs bordent d'un bourrelet sombre, et, dans l'air bleu, les bandes criardes de ces magnifiques guépiers, oiseaux au ventre d'or, aux ailes d'émeraude, qu'on appelle des chasseurs d'Afrique. La voie fuit, sous l'œil stupide d'un disque à face rouge, la vague perspective de ses rails, son lit de ballast s'amincissant vers les confins... Et c'est tout.

A peine installés devant le rafraîchissement obligatoire servi par la maîtresse de maison, en un tour de main, dans le carré d'ombre que projette la gare sur le quai, j'ai demandé à Desbureaux :

— Votre commission est faite... Mais qu'arrive-t-il donc à Bir bou Salem?

Le chef me regarde de bas en haut, de haut en bas, et, très sérieusement :

— Vous ne lisez pas les journaux?

Je sonde ses yeux, ne comprenant pas.

— Vous ne lisez pas les journaux?... Vous n'avez pas lu la *Dépêche* d'avant-hier?...

Et comme je concentre avec effort mes souvenirs, il reprend sévèrement :

— Vous ne l'avez pas lue. Si vous l'aviez lue, vous sauriez que le prince X..., grand écuyer de l'empereur de Russie, a dû quitter hier Biskra, qu'il doit partir de Constantine demain, pour arriver à Tunis le même jour, par le train 2; que, par suite, cet illustre familier du souverain ami et allié séjournera en gare de Bir bou Salem, demain, de 4 h. 1 à 4 h. 3! Avez-vous compris?

— J'ai compris. Vous préparez une réception à Son Excellence le prince X!

— Oui. A Bir bou Salem, il y a des Français... des cœurs français!... J'ai la pensée d'une grande manifestation.

— Bravo! dis-je ému à l'accent exalté de Desbureaux qui frappe de coups sincères sa large poitrine.

— Et je compte que vous serez des nôtres... Vous verrez, on n'est pas riche, mais ce sera beau tout de même... A votre santé!

Nous vidons nos verres et faisons quelques pas amicalement :

— Voici la mule de Cheikh Salah qui vous attend, me dit Desbureaux, en me montrant une fine bête harnachée de cuir bleu, qui patiente derrière la gare. Mohamed, mon fils, ajoute-t-il, en s'adressant à l'indigène qui va me servir de guide, vautré, pour l'instant, dans l'herbe fraîche, tu auras soin de Monsieur comme de ta prunelle, et ne manque pas de rappeler au cheikh que j'attends demain les cavaliers et les musiciens... Venez voir mon orge et mon jardin, avant de partir.

Je contemple deux hectares verdoyants. Puis nous marchons entre des salades, des radis, des artichauts et des choux, tout un potager luxuriant, entouré d'une haie de jujubiers.

— Voilà l'ouvrage de mes fils! J'ai loué aux Arabes ces morceaux de terre et j'enseigne à mes mioches comment se dirige une charrue française et se plante la bêche du jardinier... Tout pour la plus grande France!... Je ferai de ces bonshommes des soldats capables d'être colons ou des colons capables d'être soldats, à leur choix. Je les complète par les quatre règles et le système métrique. La lecture, ils l'apprennent dans l'histoire de France, le dessin d'après un atlas, et quand mon journal parle de la manière dont un Français s'est fait casser la figure pour la gloire de son pays, j'appelle mes troupiers au rassemblement et je dis à l'aîné de lire la chose à haute voix... Ils auront des bras et un cœur!

— C'est admirable, dis-je. Ah! mon cher Desbureaux, il y a, en France, plus de cent mille pota-

ches qu'on devrait vous envoyer à Bir-bou Salem!

J'ai le pied à l'étrier. A ce moment, Desbureaux déchire l'air de deux coups de sifflet et, de tous côtés, je vois accourir la vaillante garnison des marmots. En une minute, leur caporal sur la gauche, ils s'alignent :

— Numéro deux, rentrez!... Numéro quatre, sortez!... Fixe!

Et je pars à l'amble, ayant pincé le menton aux cinq guerriers, serré les mains à Desbureaux et à la douce M^{me} Desbureaux, et renouvelé le serment d'être là demain, à l'heure solennelle.

II

... J'ai donc repris, cet après-midi, le chemin de Bir bou Salem. Il m'en a coûté, à la vérité, de quitter si vite l'henchir Arkou. C'est un lieu paisible où, sous des ronces, à l'ombre mouvante des poiriers sauvages et des figuiers, dorment les ruines mystérieuses d'une petite forteresse antique. Des merles et de rapides geais bleus hantent ce bocage impressionnant; on y entend le ramage d'une fauvette invisible. Dans l'éboulis des murailles et des tours carrées, parmi les blocs formidables entassés au hasard, dans la hâte farouche de la conquête byzantine, on découvre avec émotion des vestiges de la Paix Romaine: c'est une délicate frise de temple, c'est un chapiteau au feuillage mutilé, c'est, à demi évanoui dans une paroi dévorée de trous et de mousse, le relief d'un corps flottant de sirène. Mon Dieu! comme j'étais loin de l'illustre prince X...! Et c'est en déchiffrant une vague inscription sur une pierre funéraire que, ma foi, tout à coup, j'ai pensé à Desbureaux. J'ai lu MANILIANVS HON... DAC... Je ne sais pourquoi, je me suis représenté ce Manilianus Honoratus, quelque brave Africain, probablement vétéran des Légions de la Dacie, sous les traits martiaux du chef de gare de Bir bou Salem!... Absurde rapprochement qui m'a fait tout de même songer à regarder l'heure et à passer la bride à ma monture.

Me voilà parti.

Mais, vraiment, elle est amusante, pimpante et tout à fait jolie, la petite gare que j'aperçois subitement à l'issue de la vallée!... Des drapeaux en faisceaux battent l'atmosphère azurée, au faite du toit. Quatre mâts de verdure se dressent aux angles, unis par des girandoles... J'avance dans la plaine et toute cette parure se précise. Il y a des couleurs partout, des drapeaux attachés aux branches mêmes des eucalyptus. Les lilis des œuets ont fourni à profusion des touffes de lauriers-roses qui encadrent les fenêtres de leurs fleurs pâles. Les emblèmes jaunes se mêlent glorieusement, de toutes parts, aux emblèmes tricolores...

— Superbe, Desbureaux! me suis-je écrié, en arrivant au galop. Ah! c'est réussi, vous savez!

— Ah! vous voilà, répond Desbureaux... Tenez, prenez donc le bout de cette écharpe et drapez-moi ça là-haut, pendant que j'en ferai autant par ici...

Affairé, rouge, en manches de chemise, il est perché au sommet d'une échelle à la hauteur du premier étage. Il s'agit de me placer dans la même posture, sur une autre échelle, à l'autre angle de la gare, et de tendre, entre nous deux, une immense bande aux trois couleurs, qui sort à l'instant des mains de M^{me} Desbureaux assise, toujours paisible, devant sa machine à coudre. Les gamins sont sur le toit, dans les arbres, aux fenêtres, chacun attachant, clouant avec fièvre. Une de leurs voix aiguës, parlant de je ne sais où, s'exerce sur la *Marseillaise*.

La draperie est placée. Nous descendons de nos échelles. Effet superbe! Toute la famille, maintenant réunie à dix pas de la maison, s'extasie. Je félicite de grand cœur mon vaillant ami et j'embrasse le caporal Pierre pour quatre écussons barbouillés de sa main, aux armes de la République, et qui soutiennent les faisceaux des fenêtres.

— Et les musiciens du cheikh?

Mais ils arrivent avec le cheikh lui-même. Il y a deux de ces gros tambours qui résonnent avec une monotonie guerrière, sous une baguette recourbée, et trois de ces clarinettes stridentes, que fait retentir une seule note ininterrompue. Cinq cavaliers au fier burnous, armés de fusils, montent magnifiquement des chevaux d'apparence fatiguée, caparaçonnés de haillons de soie. Ces coursiers vont bientôt se réveiller, dans le fracas des coups de feu et des tambourinades. Nous allons faire un joli vacarme.

— Trois heures! crie Desbureaux. Sommes-nous prêts?... Attention!

Il a placé tout son monde. Les petits seront en

bataille, sur le quai, à l'endroit où s'arrêtera le wagon-salon. Les musiciens, derrière eux, suspendront, sur un signe, leur tintamarre, pour permettre au chef de placer une courte allocution et au jeune Constant d'offrir un bouquet de fleurs champêtres. Quant aux cavaliers, ils seront postés au disque et escorteront le train, au galop, tant à l'arrivée qu'au départ, en saluant par de multiples décharges.

— Quel est donc, me demande le Cheikh Salah, secrètement émerveillé, quel est donc le général très puissant que nous allons ainsi accueillir? Qu'il soit le bienvenu, sous la protection de Dieu!

— Mais, dis-je, ne t'y trompe pas, ami Salah, c'est seulement un étranger, sans autorité effective parmi nous. Il n'a d'autre prestige à nos yeux que d'être, comme tous ses compatriotes, un sincère ami de la France.

Je m'amuse de la stupéfaction qui se lit sur le visage du bon patriarce :

— Ainsi, s'écrie-t-il, ce personnage n'aurait pas le pouvoir d'établir ou de percevoir ici une dime, de mettre aucun de nous en prison, ni même de lui dépêcher un cavalier de *Poudjak*?... Et quoi! vous l'honorez au son des tambours et vous brûlez pour lui la poudre des fantasias?

Je n'essaierai pas d'introduire, sous cet étroit turban, notre notion du patriotisme. L'étonnement de Salah cède d'ailleurs volontiers devant l'aveugle respect que Desbureaux lui inspire :

— Le « *chif en gare* », me confie-t-il, est un juge et un cavalier. Ses yeux, mon fils, sont des miroirs où l'on aime à se regarder soi-même. Au nom de Dieu! je couperais la paume de ma main en morceaux, pour les lui donner à manger, s'il avait faim. Mes administrés pauvres trouvent leur nourriture dans sa maison et les aveugles peuvent marcher en s'appuyant sur son épaule...

— Ecoutez, dit tout à coup, derrière moi, une voix sourde interrompant ces hyperboles.

Je me retourne. C'est Desbureaux immobile, avec un visage décomposé que je ne lui connais pas. Autour de lui, sa femme et ses enfants subitement silencieux lui jettent des regards éplorés :

— Ah! me dit-il, de la même voix étranglée, il nous en arrive une belle!

— Et quoi donc?

— L'exploitation passe à l'instant un télégramme : le prince n'est pas dans le train ?!

— Sapristi!...

Et je regarde nos pauvres drapeaux.

— Mais, dis-je, demain, sans doute?

— Non, ce soir même... Le prince passe ce soir même à 6 heures! Mais par train spécial!

— Eh! bien, alors?...

— Eh! bien, malheureux, ce train ne s'arrêtera pas à Bir bou Salem!... Il prend de l'eau, deux stations avant, et file sur Tunis... Ordre de l'Exploitation... Nous sommes fichus!

III

Une consternation, un véritable deuil, un silence de stupeur ont succédé, sur le quai, aux cris de joie, aux coups de marteau, à la fièvre des préparatifs. Nous avons passé des heures mornes. J'ai hasardé des paroles de consolation. « Le prince ne peut manquer de voir, en passant, notre magnifique décoration... Qu'est-ce qui empêche la fantasia de se déployer le long de la voie, autour du train?... » Vains efforts, Desbureaux reste déconfit, les dents serrées.

Quant le train 2 est passé, dépourvu du wagon-salon et mettant à ses portières des têtes de voyageurs ahuris devant la fête de nos murailles, le chef a eu des imprécations de rage :

— Allez, flanquez-moi tout ça par terre!... Ali! Pierre!... Dépendez tout!... Hé! les musiciens, regagnez vos demeures!

Puis il a donné un ordre contraire et, très sombre, il m'a offert l'apéritif. M^{me} Desbureaux nous a servi la verte bouteille, sans pouvoir retenir ses larmes.

— Dites tout ce que vous voudrez, s'écrie enfin Desbureaux sortant tout à coup, après la rinçonnelle, d'une amère songerie, il y avait une idée dans ce que je voulais faire!

Il se lève, avec une certaine solennité, et, me mettant la main sur l'épaule :

— Mon cher, nous autres, les Français de l'avant-garde... les pionniers... nous que le hasard, la destinée ont chargés de tenir le fanion tricolore planté sur ces kilomètres de solitude, nous sommes des mandataires de la France!... Ses vrais manda-

itaires, et les gens qu'on envoie là-bas, blaguer à la Chambre, c'est pour la frime!... Eh! bien, il y a des choses que nous avons qualité pour dire, nous autres, mieux que personne, des choses que nous devons crier, entendez-vous? Nous devons crier que nous sommes des patriotes et que la France est forte, solide, qu'elle ne craint rien ni personne et qu'elle attend sa revanche, nom d'un tonnerre! Et quand nous crions ça, il faut bien qu'on nous croie, parce que nous ne sommes pas, nous autres, des farceurs, des politiques, et qu'en nous voyant droits comme des I, avec des muscles durs comme de l'acier, l'étranger peut juger de la force du vieil arbre de France par la vigueur des rejetons qu'il pousse au loin dans le monde!

Il baisse la tête :

— J'aurais voulu montrer ça au prince russe.

Puis il s'est mis à arpenter le quai, les mains derrière le dos, la visière du casque blanc baissée sur les yeux, tragique, en proie à l'exaltation. Cela a duré une bonne heure pendant laquelle moi qui, au bout du compte, ne suis pas disposé à me mettre à l'envers si facilement, je me suis de bon cœur amusé avec les jeunes troupiers. Ils ont exécuté des sauts périlleux, formé des pyramides acrobatiques et donné une chasse sur Pierre transformé en panthère de Khroumirie, quelque chose à mourir de rire. Mais tout à coup j'ai vu le chef sortir de la gare, très grave, revêtu de son uniforme et paré de ses médailles. Sur son ordre, les gens de la fantasia sont allés se grouper à hauteur du disque... six heures moins 10... Le train spécial doit être signalé.

Je n'ai pas trouvé autrement singulier l'ordre que Desbureaux a donné ensuite à ses fils d'aller brosser leurs vêtements et leurs souliers, de refaire le nœud de leur cravate et de s'aligner sur le quai, Constant sur la droite porteur du bouquet champêtre, et les musiciens derrière, se disposant à préluder. Au passage, dans la fuite brève des paysages, le prince emportera, du moins, la vision de ce tableau inattendu et charmant... Et voilà qu'au bout de la perspective des rails, un point noir grossit, une fumée s'envole vers le couchant que le soleil incendie, à ce moment précis, de flammes écarlates et roses, un spectacle admirable... Pourquoi suis-je vaguement ému?... Au bord du quai, Desbureaux se tient raide, le visage un peu pâle, tourné d'une manière imposante, vers le train qui s'avance et qui gronde... Il arrive; et soudain, au moment où la locomotive, dépassant le disque, nos cavaliers s'élançant au triple galop, le long de la voie, en jetant leur fusil en l'air, il me semble que son allure ralentit. Qu'est-ce donc? O ciel! je vois, au point extrême de la station, dans la direction de Tunis, je vois Ali debout, balançant un signal rouge! J'ai compris!... Desbureaux est-il, mon Dieu! devenu fou?

Donc, le train s'est arrêté... Suffoqué, j'ai vu se dérouler une scène excessivement rapide... Un fourgon, un wagon de 1^{re} classe, en queue du train le wagon-salon vert aux armes du Bey; Desbureaux, solennel et géant, s'élevant sur le marchepied de la voiture princière, suivi du minuscule Constant, avec le bouquet plus gros que lui; des coups de feu, derrière nous, une musique épouvantable, les cris des petits Desbureaux : « Vive le tsar! Vive la Russie! » Un monsieur qui apparaît sur la plateforme du salon, un monsieur glabre, commun, — veston épais, joues bleues, gros nez et front fuyant, — en qui j'ai deviné le valet de chambre du personnage; et Desbureaux qui se met à lire un discours à cet individu : « Excellence! Sentinelles avancées de la France dans ce pays, et pénétrés des devoirs que « notre patriotisme nous impose... »

— Monsieur Desbureaux! crie une voix impérieuse. Et, saisissant l'orateur par le bas de sa vareuse, une main énergique, celle de Monsieur l'inspecteur principal lui-même, descendu d'un bond du wagon de 1^{re} classe, met tout à coup le chef de gare coupable en présence de son supérieur.

— Cessez, je vous prie!... Comédie ridicule!... Inqualifiable!...

Cependant le valet a pris le bouquet des mains du petit Constant qui, subitement, se met à pleurnicher d'une manière effroyable, et le larbin, avec l'insolence des gens de sa condition, a tendu au gamin une pièce de vingt francs. La locomotive siffle. Monsieur l'inspecteur a sauté dans son compartiment en faisant des yeux furibonds. Et, alors seulement, comme le train s'ébranle, je vois s'écarter un peu un store du wagon-salon. Derrière la glace, s'est profilé un fin visage, très pâle, très triste, un visage de poitrinaire qui nous a jeté un regard fatigué et indifférent.

IV

Quelle stupeur sur le quai! Quand le convoi, au loin, est redevenu un point noir, nous nous sommes tous regardés. La pauvre petite M^{me} Desbureaux pleurait à chaudes larmes; Constant s'était remis à hurler; les cavaliers revenaient au pas, lentement, après une dernière décharge, et les musiciens, bouches bées, attendaient leur salaire. Desbureaux, très rouge, gardait le silence, son papier encore à la main...

Et enfin il a dit, en se frappant la poitrine :

— J'ai fait mon devoir de Français... Je suis content!

M^{me} Desbureaux s'est approché de lui, et, le front sur ses médailles, elle a secoué des sanglots :

— Nous sommes perdus!... Qu'as-tu fait, Ernest?... On te révoquera!...

— Vive la France! crie le chef. Il se dégage et dit d'une voix forte : Arrive que plante!

Jusqu'à onze heures, nous avons vécu dans des trances. Enfin la dépêche inévitable est arrivée et, tous réunis autour du cadran de l'appareil télégraphique, nous avons suivi l'aiguille qui marquait :

« Par décision provisoire du chef de l'exploitation d'urgence avisé, dès arrivée du train spécial à Tunis, êtes suspendu et aurez à passer, dès demain, votre service à intérimaire. Serez, en outre, déplacé sur point du réseau à déterminer ultérieurement. »

M^{me} Desbureaux s'est presque évanouie et les enfants ont abondamment pleuré autour de leur père qui est resté droit, stoïque et fier.

... Eh! bien, non, il ne sera ni suspendu, ni déplacé. Nous avons fait agir des influences et l'excellent homme en sera quitte pour une légère amende. Entre nous, cet arrêt du train... il n'y avait pas de quoi fouetter un chat, car on se doute bien qu'avec nos braves petits railways d'Afrique, il est permis d'en prendre à l'aise et ça peut marcher à la papa, sans inconvénient. Desbureaux restera donc à Bir bou Salem. En l'y maintenant, la Compagnie, j'ose le dire, s'est inspirée de l'intérêt de la France. Desbureaux continuera à servir noblement sa patrie sur ce coin de terre où il s'est donné une mission. Non pas, comme il croit le faire le plus utilement, avec son exubérance ingénue, en prenant des attitudes et en faisant des discours, — ardent soleil de ces plaines, c'est uniquement toi, le coupable! — mais en préparant à son pays « des soldats capables d'être colons ou des colons capables d'être soldats », et en méritant les paroles insignes que prononçait le cheikh : « Au nom de Dieu! je couperais la paume de ma main en morceaux pour les lui donner à manger, s'il avait faim. Mes administrés pauvres trouvent leur nourriture dans sa maison et les aveugles peuvent marcher en s'appuyant sur son épaule. » Oui, Desbureaux est un patriote, un vrai fils de la généreuse France.

PAUL-DUMAS.

NOTES ET IMPRESSIONS

Les peuples sont comme les eaux, ils suivent leur pente.

MIGNET.

Il n'y a pas de gouvernement populaire : gouverner, c'est mécontenter.

ANATOLE FRANCE.

Un secret instinct nous porte du côté de ceux qui sont persécutés.

RENAN.

L'homme ne meurt pas, il se tue par son avidité de vivre et par peur de mourir.

LE P. GRATRY.

Les animaux sont des associés d'existence, dont la psychologie est parfois plus intéressante que celle de leur maître.

MAURICE GUILLEMOT.

Mélancoie : le demi-deuil de la pensée.

MARIA ADVILE.

Les chefs d'Etat ont moins à craindre de l'histoire que des mémoires posthumes. Saint-Simon a fait plus de mal à Louis XIV que Tacite à Tibère.

Par un effet contraire du temps, les lois tombent en désuétude et les abus prennent force de loi.

G.-M. VALTOUR.

UN MATCH DE BOXE

CHARLEMONT CONTRE DRISCOLL

Un boxeur anglais émérite, Jerry Driscoll, supportait impatiemment les éloges prodigués autour de lui par les connaisseurs au sujet de Charlemont, le professeur de boxe français bien connu, dont la réputation a franchi le détroit. Au mois de septembre dernier, il adressa un défi à son rival. Celui-ci l'accepta, non sans avoir toutefois déclaré d'une façon expresse que, quelle que fût l'issue du match proposé, il était résolu à ne pas récidiver. Il lui plaisait médiocrement, en effet, de déroger au professorat académique auquel il se consacre, pour s'offrir en spectacle dans une lutte où la brutalité devait être de rigueur; mais puisqu'il était mis en demeure de démontrer la supériorité de la boxe française sur la boxe anglaise, il ne croyait pas pouvoir se dérober.

La rencontre a eu lieu à Paris, samedi 28 octobre dans un manège de la rue Pergolèse, en présence d'une assistance assez nombreuse et assez qualifiée pour donner à cet événement sportif toute la solennité désirable. Les journaux ne se sont pas contentés d'en publier le résultat, ils en ont raconté les péripéties avec la même abondance et la même précision de détails que M. Thiers apporte aux récits de batailles, en son *Histoire du Consulat et de l'Empire*. Le monde entier sait aujourd'hui comment le champion français, si imprudemment provoqué, a sauvé l'honneur national; son portrait parera désormais les chaumières de nos villages et peut-être un temps viendra-t-il où les petits enfants initiés à cette victoire historique, solliciteront la mémoire de l'aïeule accroupie au coin de lâtre :

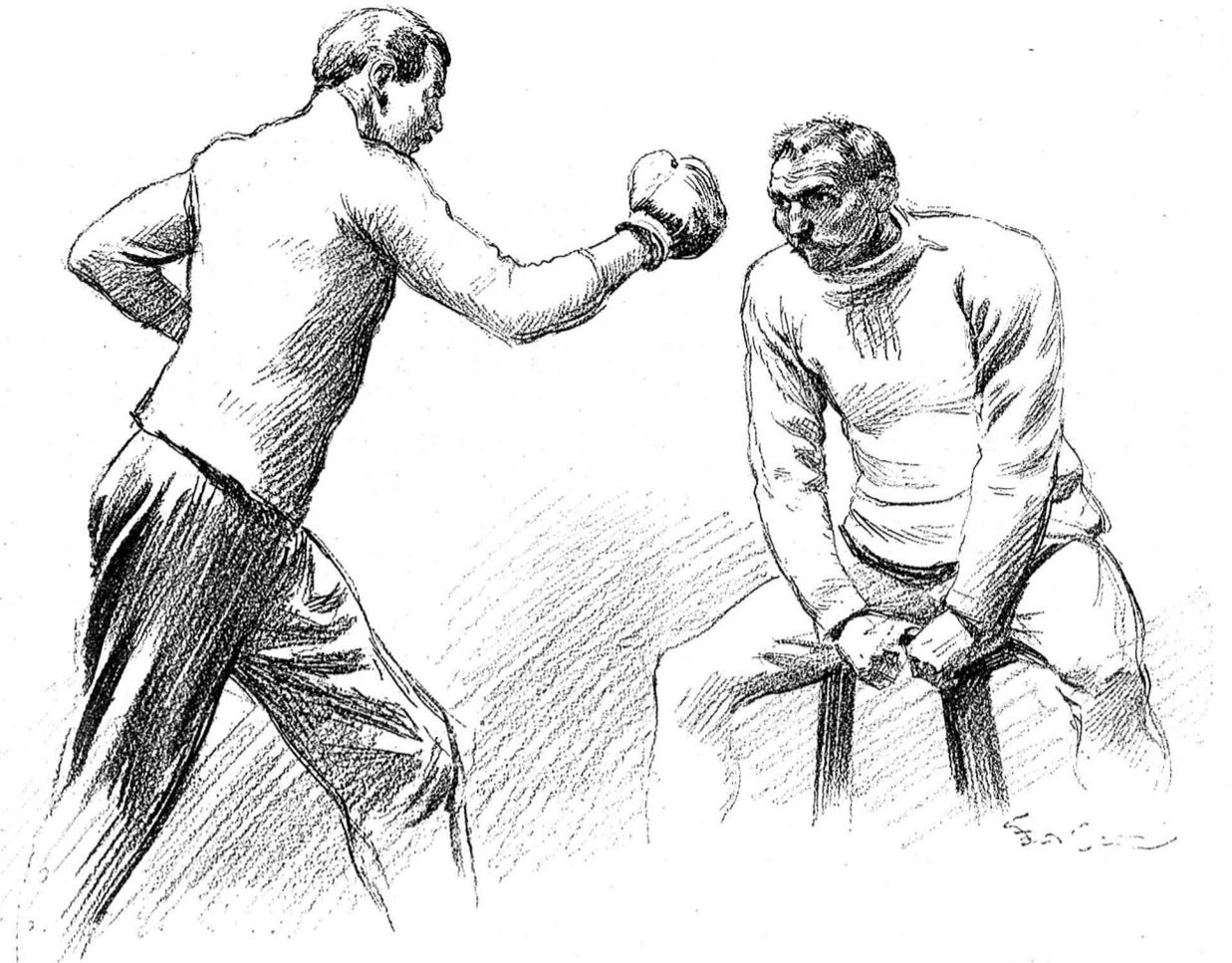
Parlez-nous de Lui, grand'mère...

Mais ne raillons pas. Le combat du 28 octobre 1899 fut très sérieux. Il n'eut rien de ces assauts mondains où les adversaires rivalisent d'élégance et de courtoisie; on y échangea de vrais coups, non des bourrades de théâtre, simulées ou atténuées; le sang coula... Si, malgré les comptes-rendus circonstanciés, des doutes à cet égard hantaient encore quelques esprits sceptiques, les images fidèles reproduites ici dissiperont leur erreur; nul document ne saurait rendre et fixer d'une manière plus exacte la physiologie du tournoi.

Voici les champions, tous deux en caleçon, le buste et les jambes nus : Charlemont, de taille moyenne, trapu, l'aspect correct et martial d'un maître d'armes; Driscoll, un peu plus grand, bien musclé aussi, mais sec

comme un sarment noueux, la peau tannée, le type du professionnel de la lutte.

Dans le champ-clos de 5 mètres de côté ménagé au milieu de la piste et limité par une corde tendue sur des piquets, l'action s'est engagée, celui-ci se bornant au pugilat (école anglaise), celui-là s'escrimant à la fois des mains et des pieds (école française). Les premières reprises ne sont pas favorables à Charlemont : surpris d'abord par les rudes attaques de son adversaire, il fait bonne contenance, mais ne paraît pas être en possession de tous ses moyens; malgré sa souplesse, la plupart de ses coups de pied bas manquent leur but, tandis que, sur sa poitrine ou sur son visage s'abat le formidable poing de l'autre.



L'entraînement avant le combat. — Charlemont boxé au visage par son prévôt.

Un coup vient de l'atteindre à l'arcade sourcilière gauche, le sang jaillit, coule le long de la face jusqu'à l'épaule. C'en est trop... Soudain, le champion français, un homme très doux au demeurant, passe de la vive animation au paroxysme de la rage : dans le masque blême souillé d'une trainée rouge, les yeux extraordinairement arrondis et dilatés lancent des éclairs, semblent prêts à sortir de l'orbite et cependant ils conservent une fixité étrange, comme chez un halluciné fasciné par une vision terrifiante. Ils expriment de l'angoisse et plus encore de la fureur. Mais c'est une fureur lucide; car, hors de lui en apparence, Charlemont reste maître de son jeu, n'oubliant ni les règles générales, ni les conditions particulières du combat; il s'est res-

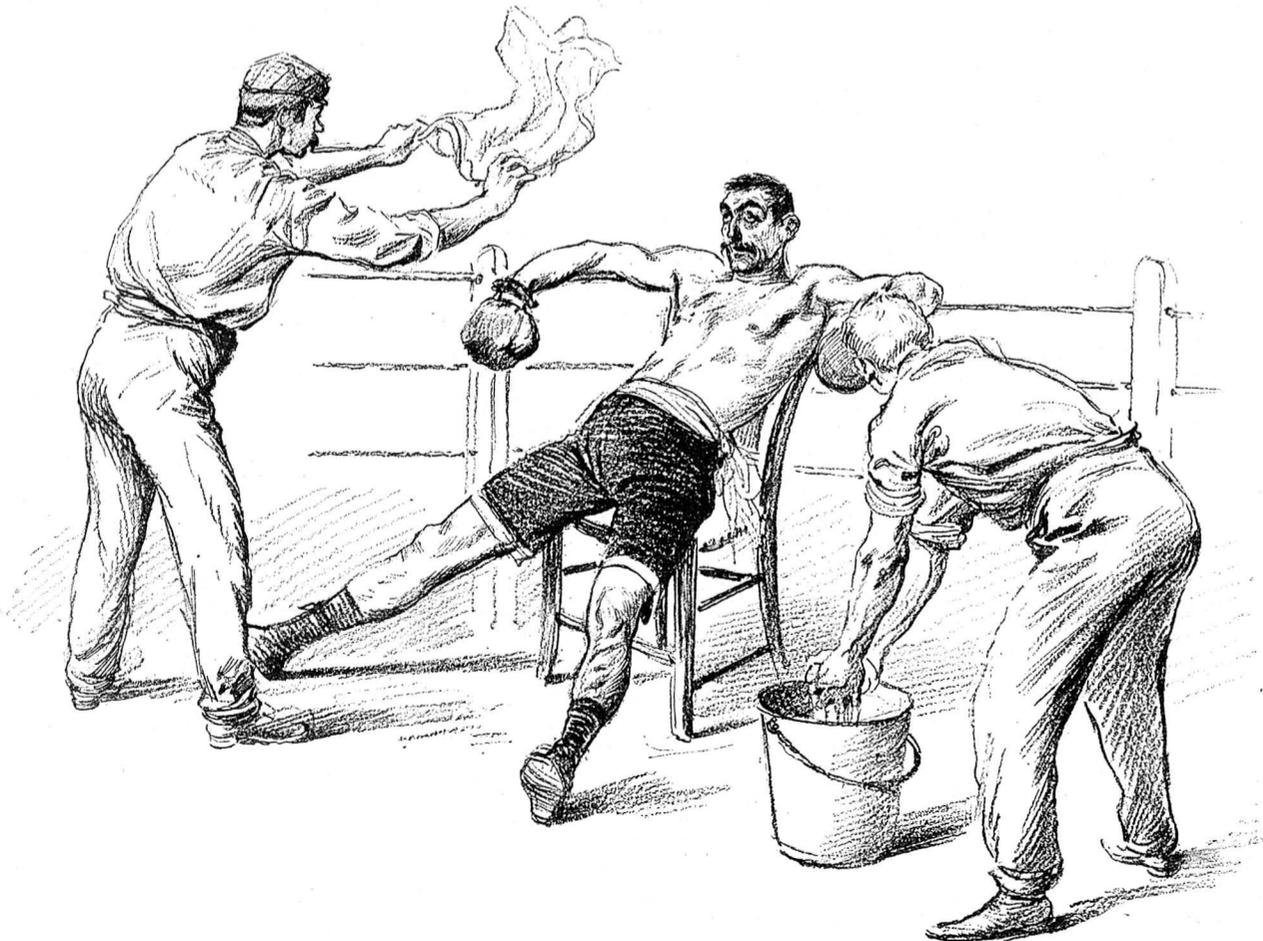
saisi, use de toutes ses ressources avec une habileté consommée, si bien que d'un coup de pointe détaché en plein estomac, il met son adversaire hors de combat.

Et voici maintenant Driscoll, le corps plié en deux, suffoqué, avouant sa défaite dans une exclamation lamentable : « *By God, gentlemen!... Mon Dieu! Messieurs, je ne peux plus continuer!* » A peine aura-t-il la force de se traîner jusqu'au siège où il se laissera tomber, à demi évanoui.

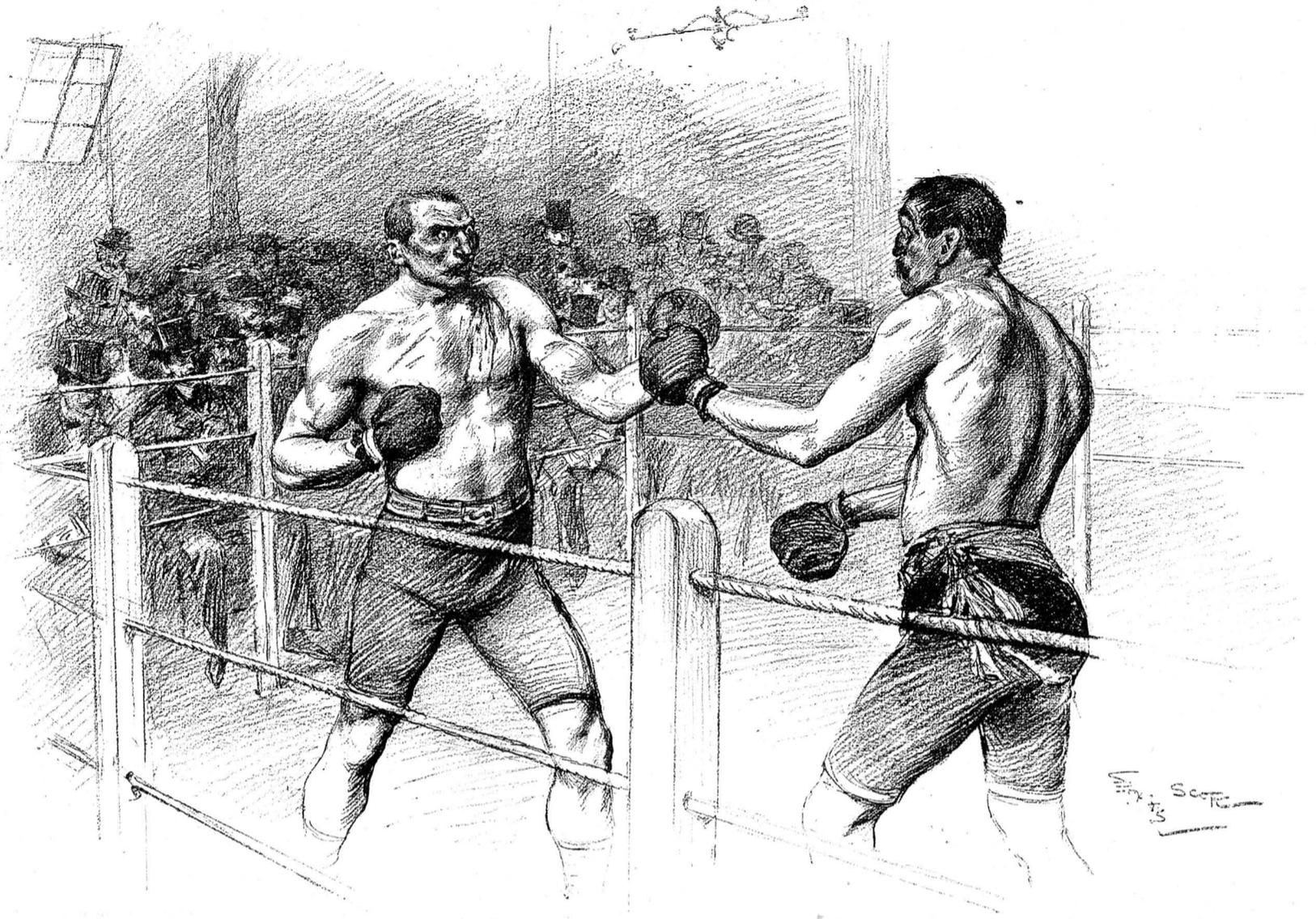
Pour achever de peindre le spectacle quelque peu sauvage auquel assista, outre le clan britannique, une notable fraction du Tout-Paris des premières, il convient de ne pas omettre certains accessoires réalistes : les seaux remplis d'eau vinaigrée et les éponges, destinés à rafraîchir les combattants et, au besoin à laver leurs blessures. Entre les reprises, nos athlètes recevaient les soins empressés de leurs aides, tels, révérence parler, des chevaux de course pansés par des *lads* attentifs.

Driscoll, surtout, étalé sur sa chaise, subissait cette opération avec la parfaite aisance de l'habitude et se laissait éventer à coups de serviette avec une aimable nonchalance de nabab. Ceci était la note élégante du tableau.

Il n'y a eu d'ailleurs qu'une voix pour reconnaître la vaillance et l'endurance des antagonistes qui l'un et l'autre ont montré, comme on dit, beaucoup de « cœur ». Tout le monde aussi, sauf quelques amateurs féroces, s'est plu à louer la générosité chevaleresque de Charlemont refusant de pousser sa victoire jusqu'au bout et épargnant à l'adversaire qu'il tenait à sa merci l'affront de mordre la poussière. Enfin, un certificat médical, en bonne et due forme, a fait justice d'une insinuation attribuant au loyal vainqueur une botte incorrecte.



Entre deux reprises.



Pendant le combat.

On se demande comment des hommes peuvent arriver à supporter sans broncher une grêle de coups à assommer un bœuf. Le secret de cette endurance est l'entraînement méthodique et progressif. Le boxeur ne s'entraîne pas seulement à donner des horions, en se « faisant les poings » sur un sac de sciure; il s'entraîne également à en recevoir. Ainsi, pendant un mois, Charlemont, comme le montre la gravure placée en tête de cet article, s'est soumis au régime des gifles à main

fermée qu'un de ses prévôts était chargé de lui asséner. De même, Driscoll s'était préparé aux douceurs de la boxe française en se faisant labourer de coups de semelle le corps et principalement les tibias. A ce régime, paraît-il, l'épiderme et les muscles acquièrent une dureté allant presque jusqu'à l'insensibilité.

Nous avons vu Charlemont deux jours après le combat; il était très gaillard et ne portait d'autre trace de

ses épreuves qu'une légère ecchymose près de la tempe et un « pochon » bleuâtre sous l'œil gauche. Et comme nous lui demandions s'il recommencerait volontiers :

— Ah! non, par exemple! s'est-il écrié, d'un ton et avec un geste où perçait une invincible répugnance. Ce cri du vainqueur, souligné d'une façon si expressive, n'est-il pas la meilleure moralité à tirer d'une expérience mal appropriée au caractère et au tempérament français?



La défaite de Driscoll.

LA CONSERVATION DU GIBIER

CHEZ LES INSECTES

Maxima miranda in minimis.

L'homme, se considérant comme le point ultime de la création, s'imagine volontiers qu'il est supérieur à tous les points de vue aux autres êtres qui peuplent la surface du globe. Il est même très étonné quand il retrouve une de ses découvertes ou une de ses facultés chez un animal. Sans vouloir en rien rabattre son mérite, je puis bien dire que ceux qui, comme moi, étudient les sciences naturelles *in anima vili*, ne considèrent pas les choses de la même façon que ceux qui croient connaître la nature pour avoir lu les livres du bon Bernardin de Saint-Pierre ou les poésies de l'abbé Delille : à examiner les choses de près, en effet, on ne tarde pas à se rendre compte que toutes nos facultés, toutes nos vertus et jusqu'aux plus infimes de nos vices se retrouvent chez eux, — voire même parfois supérieurs à ce qu'ils sont chez nous. Bien plus : certaines bêtes ont des facultés que nous ne possédons nullement, comme le sens de la direction ou la propriété de prévoir un orage plusieurs jours à l'avance. Mais ce qu'elles ont imaginé de plus merveilleux, c'est la possibilité de conserver *absolument frais* du gibier pendant plusieurs mois, alors que, nous-mêmes, les rois de la création, nous voyons nos pièces se faisander au bout d'un jour ou deux. Ces faits ont été surtout bien mis en lumière par notre illustre contemporain, J.-H. Fabre, qui a presque passé sa vie à les étudier.

Dans le Midi de la France, il est fréquent de voir voler dans les endroits secs, dans les chemins peu fréquentés, une sorte de petite Guêpe, svelte, vive, le *Cerceris tuberculé*, dont l'aspect ne fait en rien prévoir les mœurs intéressantes. En les suivant au vol, on ne tarde pas à trouver leur gîte qui, le plus souvent, n'est autre que les talus du bord des routes. Là, sur les parois verticales, on voit un certain nombre de trous où ils pénètrent de temps à autre. On peut remarquer que la plupart de ces trous sont percés au-dessous de lames de grès faisant naturellement saillie, ou au fond de ceux déjà formés. De cette façon, les galeries internes sont protégées contre la pluie.

Tout autour de ces orifices, on voit les *Cerceris* travailler avec acharnement pour approfondir leur retraite ou en nettoyer l'entrée et les parois. De temps à autre, on voit les plus petits qui ne travaillent pas, les mâles sans doute, se battre et se rouler dans la poussière. Quand la lutte est finie, le vainqueur part au loin avec un des gros *Cerceris*.

Faisons choix d'un nid déjà très avancé et profitons du moment où son possesseur vient de partir, pour le démolir. La première galerie, horizontale sur une longueur de 1 à 2 décimètres, fait ensuite un coude et se continue avec un canal oblique d'une longueur à peu près égale. En arrivant à l'extrémité ultime, on trouve un certain nombre de cellules approvisionnées chacune avec cinq ou six gros Coléoptères du groupe des Charançons, munis d'une trompe, des Cléones, plongés dans une immobilité complète, frais et semblant sommeiller.

Comment ces victimes ont-elles été amenées à cet endroit et quels traitements lui a fait subir le ravisseur ?

Voici précisément un *Cerceris* qui revient à son nid portant un Cléone entre les pattes, ventre contre ventre. Il s'abat sur le sol à peu de distance de son trou. Saisissant alors la victime qui pèse bien lourd pour lui, le *Cerceris* la traîne le long du talus vertical jusqu'au gîte où il pénètre, non sans avoir fait plusieurs culbutes.

Si on enlève les Cléones du nid et qu'on les place dans des tubes de verre, ils se conservent frais pendant très longtemps. Ici une question se pose : le Coléoptère est-il mort, conservé par un liquide préservateur, ou seulement endormi ? L'hypothèse de la mort est évidemment insoutenable, car on peut se rendre compte que l'animal continue à digérer, ainsi qu'en témoigne l'extrémité postérieure de son corps. Quelquefois aussi les antennes et les pattes remuent ou plutôt frémissent surtout quand on dépose sur l'animal quelques gouttes de benzine ou qu'on l'excite à l'aide du courant d'une pile ; on doit donc admettre que l'animal est seulement endormi, un peu comme le sont les malades pendant le sommeil chloroformique.

Procurons-nous quelques Cléones bien vivants et revenons au nid. Voici un *Cerceris* qui revient bredouille ; offrons-lui un Cléone : il passe et rentre au nid sans daigner le regarder. Reconnaissons avec un autre *Cerceris* ; même résultat. Notre méthode ne vaut rien. Essayons plutôt d'offrir la victime au plus fort de la chasse, au moment où le *Cerceris* va rentrer chez lui avec son butin qu'on lui ravit sans qu'il s'en doute. « Dès que le *Cerceris* a senti la proie lui glisser sous le ventre et lui échapper, il frappe le sol de ses pattes avec impatience, se retourne et apercevant le Charançon qui a remplacé le sien, il se précipite sur lui et l'enlace de ses pattes pour l'emporter. Mais il s'aperçoit promptement que la proie est vivante, et alors le drame commence pour s'achever avec une inconcevable rapidité. L'hyménoptère se met face à face avec sa victime, lui saisit la trompe avec ses puissantes mandibules, l'assujettit vigoureusement, et tandis que le Charançon se cambre avec ses jambes, l'autre avec les pattes antérieures, le frappe avec effort sur le dos comme pour faire bâiller quelque articulation ventrale. On voit alors l'abdomen du meurtrier se glisser sous le ventre du

Cléone, se recourber et darder vivement à deux ou trois reprises son stylet venimeux à la jonction du prothorax, entre la première et la seconde paire de pattes. En un clin d'œil, tout est fait. Sans le moindre mouvement convulsif, sans aucune de ces pandiculations des membres qui accompagnent l'agonie d'un animal, la victime, comme foudroyée, tombe pour toujours immobile. Puis le ravisseur retourne le cadavre sur le dos, se met ventre à ventre avec lui, jambes de ci, jambes de là, l'enlace et s'envole. » (Fabre)

Quel est donc ce point extraordinaire qui, atteint par le dard, a immobilisé l'animal ? En disséquant l'animal, on y trouve, à l'intérieur, un assez volumineux ganglion nerveux, celui précisément qui tient les mouvements sous sa dépendance : les proies, devenues inertes, ne sont pas mortes, mais seulement paralysées. Le gibier est encore vivant et c'est pour cela qu'il se conserve.

Que fait le *Cerceris* de ses victuailles ? Il dépose sur l'une d'elles un œuf, puis ferme son nid. L'œuf éclôt, la larve mange le Cléone pour ainsi dire tout vivant, puis passe sur celui qui est à côté, et ainsi de suite. Elle a ainsi à sa disposition un vaste garde-manger dont le contenu n'est jamais faisandé : elle en a d'ailleurs grand besoin car son appétit est vif et sa mère, morte, est incapable de lui venir en aide.

Le cas des *Cerceris* n'est pas isolé chez la gent hyménoptère, mais les victimes diffèrent. C'est ainsi que le *Sphex* à ailes jaunes récolte des Grillons gras et dodus qui doivent faire la joie de sa progéniture. Pour se rendre compte de son mode opératoire, qui ressemble fort à celui des *Cerceris*, on profite de cette circonstance que le *Sphex* abandonne un instant sa victime au seuil du nid pour aller voir si rien ne cloche à l'intérieur. Pendant qu'il fait cette visite, on enlève le Grillon paralysé et on le remplace par un Grillon vivant. « En bien moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter, le meurtre est consommé, et le *Sphex*, après avoir réparé le désordre de sa toilette, s'apprête à charrier au logis la victime, dont les membres sont encore animés des frémissements de l'agonie. »

Pas plus que les Cléones d'ailleurs, les Grillons ne sont morts. Si l'on observe l'un d'eux étendu sur le dos, une semaine, quinze jours même et davantage après le meurtre, on voit, à de longs intervalles, l'abdomen exécuter de profondes pulsations. Assez souvent on peut constater même quelques frémissements dans les palpes et des mouvements très prononcés de la part des antennes, ainsi que des filets abdominaux. En tenant les Grillons sacrifiés dans des tubes de verre, Fabre est parvenu à les conserver pendant un mois et demi avec toute leur fraîcheur. Or, les œufs des *Sphex*, pour se transformer en larves, puis celles-ci en chrysalides, ne demandent pas plus de quinze jours : on voit que les larves ont, jusqu'à la fin de leur banquet, de la chair fraîche assurée.

Fabre fait encore au sujet des *Sphex* une remarque intéressante : On sait avec quelle fureur les hyménoptères armés d'un dard uniquement pour leur défense, les Guêpes par exemple, se précipitent sur l'audacieux qui trouble leur domicile, et punissent sa témérité. Ceux dont le dard est destiné au gibier, sont au contraire très pacifiques, comme s'ils avaient conscience de l'importance qu'a, pour leur famille, la gouttelette venimeuse de leur ampoule. Cette gouttelette est la sauvegarde de leur race : aussi ne la dépensent-ils qu'avec économie et dans les circonstances solennelles de la chasse, sans faire parade d'un courage vindicatif. Il faut saisir l'animal pour le décider à faire usage de son arme, et encore ne parvient-il pas toujours à transpercer l'épiderme si l'on ne met à sa portée une partie plus délicate que les doigts, le poignet, par exemple.

Tous les chevaliers du poignard ne sont pas aussi bien outillés que les deux hyménoptères que nous venons d'étudier. Ainsi le *Sphex* languedocien est pourvu d'un venin assez peu puissant qui ne paralyse qu'imparfaitement les volumineux *Ephippigères* dont il approvisionne son nid. L'animal continue à remuer, à s'agiter un peu, mais non suffisamment pour se retourner ; de plus l'œuf est déposé tout à fait près de la base des pattes, de sorte qu'il est d'autant plus à l'abri du mouvement de celles-ci, qu'il n'y a qu'une seule proie par nid. Mais cette paralysie incomplète est gênante surtout lorsque le *Sphex* transporte sa proie : les pièces de la bouche, continuant à se mouvoir, menacent constamment l'abdomen du ravisseur ou bien s'accrochent aux tiges de graminées qu'elles viennent à rencontrer. Aussi, pour immobiliser la région de la bouche, le *Sphex* languedocien emploie un procédé qui n'est pas banal. « Le *Sphex*, raconte Fabre, trouve que sa pièce de gibier résiste trop, s'accrochant de ci et de là aux brins d'herbe. Il s'arrête alors pour pratiquer sur elle la singulière opération suivante, sorte de coup de grâce. L'hyménoptère, toujours à califourchon sur la proie, fait largement bâiller l'articulation du cou, à la partie supérieure, à la nuque. Puis il saisit le cou avec les mandibules et fouille aussi avant que possible sous le crâne, mais sans blessure extérieure aucune, pour saisir, mâcher et remâcher les ganglions cervicaux. Cette opération faite, la victime est totalement immobile, incapable de la moindre résistance, tandis qu'auparavant les pattes, quoique dépourvues des mouvements d'ensemble nécessaires à la marche, résistaient vigoureusement à la traction. Voilà le fait dans toute son éloquence. De la pointe des mandibules, l'insecte, tout en respectant la fine et souple membrane de la nuque, va fouiller dans le crâne et mâche le cerveau. Il n'y a pas effusion de sang, il n'y

a pas de blessure, mais simple compression extérieure. »

Cette inhabileté à paralyser entièrement ses victimes se rencontre aussi chez l'Eumène, qui construit des nids en terre et y accumule des chenilles en grande partie immobilisées par des coups de poignards dans les centres nerveux. L'œuf de l'Eumène est si délicat que l'on peut à peine y toucher sans le détériorer. Déposé sur les chenilles empilées et encore agitées, il ne tarderait certainement pas à être écrasé. Mais l'Eumène sachant à quoi elle expose sa progéniture en la confiant à du gibier aussi peu immobile, a trouvé un moyen très ingénieux pour la mettre à l'abri des mouvements inconsidérés des victuailles. Ce moyen, Fabre a fini par le découvrir après de longues recherches. Le voici tel qu'il l'expose dans ses admirables *Souvenirs entomologiques* :

« L'œuf n'est pas déposé sur les vivres ; il est suspendu au sommet du dôme par un filament qui rivalise de finesse avec celui d'une toile d'araignée. Au moindre souffle, le délicat cylindre tremblote, oscille ; il me rappelle le fameux pendule appendu à la coupole du Panthéon pour démontrer la rotation de la terre. Les vivres sont amoncelés au-dessous. »

Second acte de ce spectacle merveilleux. Pour y assister, ouvrons une fenêtre des cellules, jusqu'à ce que la bonne fortune veuille bien nous sourire. La larve est éclosée et déjà grandelette. Comme l'œuf, elle est suspendue suivant la verticale, par l'arrière, au plafond du logis ; mais le fil de suspension a notablement gagné en longueur et se compose du filament primitif auquel fait suite une sorte de ruban. Le ver est attaché : la tête en bas, il fouille le ventre flasque de l'une des chenilles. Avec un fêtu de paille, je touche un peu le gibier encore intact. Les chenilles s'agitent. Aussitôt le ver se retire de la mêlée. Et comment ! Merveille s'ajoutant à d'autres merveilles : ce que je prenais pour un cordon plat, pour un ruban à l'extrémité inférieure du suspensoire, est une gaine, un fourreau, une sorte de couloir d'ascension dans lequel le ver rampe à reculons et remonte. La dépouille de l'œuf, conservée cylindrique et prolongée peut-être par un travail spécial du nouveau-né, forme ce canal de refuge. Au moindre signe de péril dans le tas de chenilles, la larve fait retraite dans sa gaine et remonte au plafond, où la cohue grouillante ne peut l'atteindre. Le calme revenu, elle se laisse couler dans son étui et se remet à table, la tête en bas, sur les mets, l'arrière en haut et prête pour le recul.

Troisième et dernier acte. Les forces sont venues ; la larve est de vigueur à ne pas s'effrayer des mouvements de croupe des chenilles. D'ailleurs, celles-ci, émaciées par le jeûne, étendues par une torpeur prolongée, sont de plus en plus inhabiles à la défense. Aux périls du tendre nouveau-né succède la sécurité du robuste adolescent ; et le ver, dédaignant désormais de sa gaine ascensionnelle, se laisse choir sur le gibier restant. Ainsi s'acheva le festin, suivant la coutume ordinaire. »

N'est-ce pas merveilleux cet enchaînement de précautions pour sauver la progéniture d'une mort certaine ?

Un fil suspenseur, analogue à celui des Eumènes, se rencontre aussi chez les Odyneres, qui accumulent dans des nids de sable des larves d'un Coléoptère, gibier en partie paralysé, mais continuant à grouiller. Ce fil, auquel l'œuf est suspendu, est si fin qu'il faut la loupe pour le distinguer ; ce n'est plus un fourreau de refuge où la larve peut rentrer ; c'est seulement pour elle une chaîne d'ancre, qui lui donne appui au plafond et lui permet de se garer.

D'autres insectes enfin, les Pompiles, choisissent comme gibier de grosses araignées qui, d'un coup de leurs crocs, pourraient cependant les mettre à mort. On voit combien de précautions elles doivent prendre pour se glisser sous le ventre de l'araignée et la paralyser d'un coup d'aiguillon, tout en échappant à ses étreintes. Aussi l'opération se fait-elle si vite qu'on n'a jamais pu l'observer dans tous ses détails : en un clin d'œil l'araignée est mise dans l'impossibilité de bouger ; le Pompile l'entraîne dans son repaire où elle constituera une belle pièce de gibier, toujours fraîche pour le tendre vermisseau.

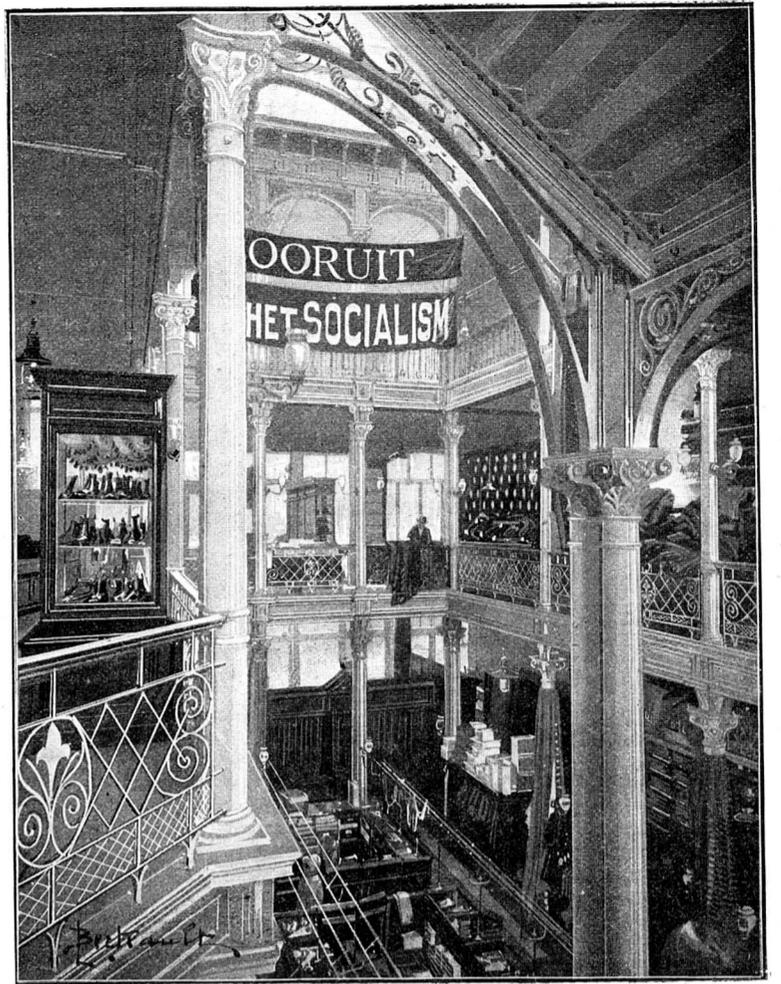
Avant de terminer, il nous faut faire une remarque bien curieuse au sujet des insectes dont nous venons de parler et, en particulier, des Scolies, hyménoptères qui paralysent des larves de cétoines, larves sur chacune desquelles elles déposent un œuf. Celui-ci, arrivé à maturité, éclôt et donne une petite larve qui, de suite, se met en devoir de manger le gibier qui se trouve à portée de sa dent. Malgré sa gloutonnerie, le repas ne dure pas moins de douze jours, pendant lesquels la pièce de gibier, *sans jamais perdre de sa fraîcheur*, se creuse de plus en plus étalant ses viscères à l'air et au contact des innombrables microbes qui y pullulent. Comment se fait-il que ce gibier ne se faisande pas ? Aurait-il une propriété spéciale ? Mais non, car en faisant artificiellement une petite blessure à une pièce paralysée, elle se faisande et devient immangeable au bout de deux ou trois jours. Alors ? Alors, Fabre admet que la larve *sait manger* sa proie et sait ménager, jusqu'à la fin, la lueur de vie qui la maintient fraîche. Si la théorie est peut-être sujette à caution, le fait reste.

En vérité, ne trouvez-vous pas qu'en tuant un infortuné lapin d'un coup de fusil ou en tordant le cou à une malheureuse caille, nous agissons comme des sauvages, comparativement à ces petits insectes, qui, sans savoir ni l'anatomie, ni la physiologie, traitent leurs proies si scientifiquement qu'elles se conservent intactes et succulentes pendant des semaines entières, et savent même les manger pendant quinze jours sans les voir se corrompre ?

HENRI COUPIN.



Vue extérieure.



Vue intérieure.

Le nouveau palais du Vooruit de Gand.



Le premier local du Vooruit.

LA FÉDÉRATION SOCIALISTE DE GAND

LE NOUVEAU PALAIS DU VOORUIT

Notre fin de siècle semble se plaire au jeu des contrastes.

Il y a quelques années encore, rien ne paraissait plus antinomique que les mots palais et prolétaires, socialisme et capitalisme, travailleurs et propriétaires, patrons et ouvriers, idéal et utilitarisme.

Les socialistes de la Belgique, petit peuple de gens aux idées pratiques, limitant leur horizon aux réalisations possibles, ont tenté de faire marcher d'accord toutes ces idées en apparence contradictoires, et, avec la grâce de Dieu, ils n'ont pas trop mal réussi. Ils ont ainsi construit de vastes et beaux palais qui sont la propriété des prolétaires; le socialisme a, à sa disposition, de gros capitaux qui vont tous les ans en augmentant; les collectivités de travailleurs ont acquis toute une série d'immeubles et emploient des centaines d'ouvriers qui ne connaissent d'autres dirigeants que les chefs du socialisme belge; enfin ils ont procuré aux membres du parti ouvrier tant d'avantages matériels que la mère de famille la plus prévoyante et la

plus prudente engage souvent son mari à se faire membre des coopératives socialistes et à se joindre ainsi aux chercheurs d'idéal.

Dans ce petit pays de petites gens aux petites idées, ils ont un peu délaissé les belles et sonores périodes qui avaient tant charmé dans les bouches barbues et éloquentes des apôtres de 1848. Ils ont cru que leurs compatriotes aux idées bornées s'engageraient difficilement de belles phrases sans sanctions et qu'ils seraient plutôt de l'avis du bonhomme Chrysale: « Je vis de bonne soupe et non de beau langage ».

Ils n'ont sans doute pas abandonné la poursuite et l'espoir tenace d'un idéal de justice où tout serait beau et bon. Car même les Belges aiment bien à contempler à travers les nuages d'une longue pipe lentement consumée, à travers les vapeurs d'une pinte consciencieusement sirotée, les paysages délicieux et nébuleux de l'Eden futur. Mais pour faire œuvre durable et résistante, ils ont, dès l'abord, cherché à imprégner le socialisme d'idées, de réalisations pratiques. Ils ont voulu mettre une satisfaction réelle, un avantage matériel en regard de toute promesse vague ou de tout travail réclamé. « En échange des sacrifices que tu fais pour ton parti, disent-ils, tes enfants auront un jour le bonheur d'être citoyens de l'Etat socialiste parfait, et toi, tu auras, dès à présent, du pain à 21 centimes le kilo. Le triomphe du socialisme pour lequel tu peines et travailles amènera le bonheur universel, mais en attendant, nous te procurerons une pension de vieillesse de 50 centimes par jour, une pension de maladie de 2 francs. Le jour viendra où la fraternité règnera sur la terre, mais dès à présent tu recevras un secours efficace dans tes luttes contre ton patron. »

Le socialisme belge est ainsi devenu chose bien spéciale, qu'on ne retrouve nulle part et qu'on a même peine à comprendre si on ne connaît pas un peu l'esprit belge que de longs siècles d'oppression ont dégoûté de tout emballement, presque de tout enthousiasme, et qui ne se décide plus aujourd'hui qu'après une lente, prudente et méfiante méditation, que les esprits superficiels prennent à tort pour de l'apathie.

Interrogez les membres de ces grandes et multiples fédérations ouvrières socialistes qui se sont créées dans toutes les grandes villes belges, demandez-leur pourquoi ils sont entrés dans le socialisme, si c'est par intérêt ou par conviction: bien peu vous donneront une réponse précise.

En réalité, dites-vous que ce sont des Belges, qu'ils ont agi prudemment, et autant par conviction sincère et profonde que par intérêt bien entendu. Le départ des deux éléments ne peut se faire. On est entré parce que ces âmes simples jugeaient les théories socialistes saines et justes et parce que les ménagères aiment à avoir les denrées à bon marché et une pension en cas de chômage du producteur. Mais quelle a été la cause décisive? *Chi lo sa?*

Ce mélange d'éléments hétérogènes a créé un amalgame solide et résistant; aucun pays n'a une députation socialiste aussi nombreuse; aucun pays n'a d'aussi beaux et grands palais élevés par et pour le peuple.

Les deux derniers qui ont été inaugurés sont ceux de Bruxelles et ceux de Gand.

Le premier est un vrai bijou d'architecture moderne élevé par l'un des premiers parmi les architectes belges, M. Victor Horta.

Celui de Gand est dû à la collaboration de deux artistes gantois: les peintres et architectes Van Biesbroeck, père et fils.

Ce sont des œuvres soignées jusque dans les moindres détails de leur architecture; nulle part l'artiste n'a dû songer à économiser l'argent abondamment mis à sa disposition. On lui a dit simplement que le peuple avait droit à ce qui existait de meilleur et de plus grand.

Comment ces prolétaires, ces rêveurs, ces songeurs de socialistes sont-ils parvenus à réunir les millions nécessaires à l'acquisition, à la construction de ces palais grandioses?

Nous ne pouvons naturellement faire ici l'histoire du parti socialiste belge; nous esquisserons simplement quelques-uns des traits les plus saillants de son développement.

A titre d'exemple, nous prendrons la fédération du parti ouvrier gantois dont un des membres, la coopérative Vooruit, est propriétaire du palais inauguré le 29 octobre 1899. C'est un des groupements belges à la fois les plus vieux, les plus complexes et les plus solides.

Son histoire n'est cependant pas bien ancienne. En 1874, la déroute de l'Internationale n'avait plus laissé subsister à Gand qu'une seule association ouvrière socialiste: c'était un petit syndicat de tisserands, en lutte avec une association de tisserands beaucoup plus puissante, qui n'avait aucun caractère politique.

A cette époque, quelques anciens membres de l'Internationale se réunirent dans une cave et se mirent à confectionner des pains: c'était une infime petite coopérative comme il en existait beaucoup à cette époque.

Un développement rapide coïncida dans son sein avec le recul des idées socialistes. Le petit syndicat de tisserands socialistes se fondit ainsi avec le syndicat neutre. Il ne restait plus ainsi à Gand une seule association ouvrière politique vers la fin de 1879.

C'est ici que commence l'histoire du socialisme moderne. Une campagne de propagande socialiste livra le syndicat. La coopérative résistait: on résolut de la briser. Une scission socialiste emporta quelques membres. Le syndicat prêta 2.000 francs et le Vooruit était créé.

Depuis lors, chaque année a été le signal de la création de nouveaux établissements dont nous n'entreprendrons pas le dénombrement.

En 1897, un malheur faillit compromettre l'avenir. Quelques années auparavant on avait inauguré de vastes magasins qui, pour l'époque, avaient semblé une entreprise démesurée.

Une grande fresque: « la Fraternité des travailleurs est la paix du monde » en ornait la façade.



Le local des syndicats.

Ce monument était l'orgueil et l'espoir des socialistes gantois; on y faisait chaque trimestre pour des centaines de mille francs d'affaires; plus de cent ouvriers et ouvrières, presque tous luttant des luttes sociales, rejetés systématiquement par les patrons, y étaient employés.

En quelques heures le feu détruisit tout.

De l'ancien palais il ne subsiste plus qu'un trophée de verres et de métaux fondus, conservé pieusement par le trésorier de la Fédération, et quelques photographies dont la dernière prise pendant que le feu accomplissait son œuvre.

A peine inauguré, l'effort de tant d'années était détruit!

Il y avait de quoi désespérer des vaillants!...

On résolut de faire encore plus grand, encore plus beau, de construire une véritable œuvre d'art.

C'est là l'origine du nouveau palais.

Il reste à indiquer en quelques traits la vie interne de ces vastes fédérations locales qui sont les rouages essentiels du socialisme belge et qui sont les mêmes, ou à peu près, dans toutes les grandes villes.

On voit immédiatement, dans ces groupements, les deux faces du socialisme belge: la face utilitaire, la face idéaliste ou utopiste.

L'utilitarisme est surtout représenté par les grosses et riches *Coopératives*.

A Gand, c'est le Vooruit, que connaissent, mais assez mal, tous les sociologues qui ont passé par Gand. La coopérative est la caissière générale qui récolte les fonds et répartit les subsides. C'est la seule de toutes les associations socialistes qui ait la personnalité civile; elle doit donc être et elle est propriétaire de tous les immeubles nécessaires au

fonctionnement de la Fédération. Ce sont une vingtaine de maisons plus ou moins vastes: parmi elles, un local pour les syndicats et les ateliers de chômage, une boulangerie, la cordonnerie, les magasins d'épicerie et d'objets d'habillement, la salle des fêtes, les pharmacies, la salle d'opération, les magasins de charbon, la salle de gymnastique, les cabarets, les locaux de la mutualité, les écuries et le chenil, le magasin d'éditions et l'imprimerie, que sais-je encore. Mis bout à bout, ils formeraient toute une rue. Ils sont nécessaires au service du tiers de la population gantoise qui constitue la clientèle plus ou moins régulière de la Fédération.

La coopérative vend. Elle vend presque de tout. Parmi tous les objets d'usage quotidien pour la classe ouvrière, il n'est guère que le commerce de la viande de boucherie que le Vooruit et ses trois coopératives associées n'aient pas entrepris.

La coopérative produit. Elle met au travail deux ou trois cents ouvriers; elle a des ateliers d'imprimerie, de boulangerie, d'ébénisterie; elle emploie des cordonniers, des lingères, des tailleuses, des tailleurs, des dokwerkers, des voituriers, des porteurs de pain, etc.; elle assure le pain quotidien à tous les propagandistes dont elle a besoin.

Elle est caisse d'épargne: cela de diverses manières. La manière dont elle procède généralement mérite d'être signalée, car c'est une forme d'épargne forcée, de prévoyance obligatoire qui plaît spécialement aux membres. Le prix du pain, le prix des denrées est considérablement forcé; un pain qui vaut 0 fr. 21 par exemple, se vendra contre un jeton qui coûte 0 fr. 30, une marchandise qui vaudra 1 fr. se vendra 1 fr. 06; mais tous les six mois on retourne aux membres toute la somme dont on a forcé le prix réel. Chaque famille reçoit ainsi à la fin du semestre un bon pour une somme d'un ou de plusieurs louis qui est immédiatement

syndicats socialistes: ils sont dix-sept, groupant neuf ou dix mille membres.

Les membres payent, fort régulièrement, des cotisations de 0 fr. 10 à 0 fr. 30 par semaine et obtiennent en échange un grand nombre de secours, en cas de grève, de chômage, d'accident, de mort, etc.

Les syndicats sont surtout forts à Gand depuis le grand *lock-out* des métallurgistes gantois, dont le souvenir est resté cuisant dans le parti ouvrier de cette ville.

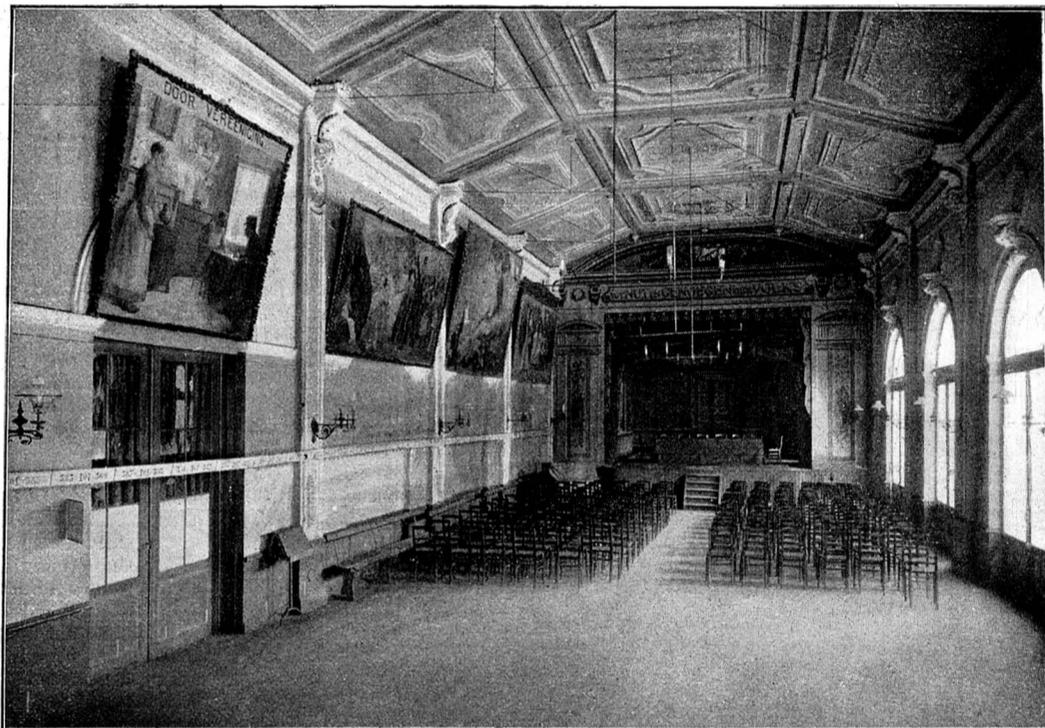
Leur organisation interne, basée surtout sur la mutualité, les rapproche beaucoup des syndicats anglais. Seulement ils ne s'occupent nullement d'assurance contre la maladie, matière qui est complètement abandonnée à la grande mutualité socialiste gantoise: *La Fédération Moyson*.

Comme nombre des membres, c'est la plus puissante association socialiste; mais sa masse même et la nature de son activité lui interdisent une participation bien active à la lutte politique.

Elle s'occupe surtout de ses malades, de ses invalides, de ses morts et leur donne à tous une indemnité plus considérable qu'aucune autre mutualité gantoise.

Voilà la face économique, les institutions destinées à montrer aux ouvriers qu'il est utile, avantageux d'être socialiste. Ce sont les plus puissantes et chacune compte ses membres par milliers. Comme on aura pu le voir, elles sont loin de mépriser le côté militant du socialisme, mais leur force très naturelle est le développement des tendances économiques.

Les associations destinées à servir le côté politique et idéaliste ou utopique du socialisme sont plus nombreuses encore.



Nouvelle Salle des Fêtes du Vooruit.

changé dans les magasins contre des objets de consommation; très souvent il sert à remonter la garde-robe.

La coopérative est caisse de pension. Tout membre qui a fait régulièrement ses achats à la coopérative pendant vingt ans, reçoit à soixante ans une pension dont l'importance, variable selon le montant des achats, va de 120 à 360 fr. par an, sans qu'il ait eu à verser aucune cotisation.

Enfin la coopérative, qui par sa richesse est l'organe essentiel de la Fédération, a mille fonctions encore. Nous devons nous contenter d'énumérer les principales: elle organise des fêtes chaque semaine dans un local spécial; elle donne des leçons de langues étrangères, organise des cours professionnels; elle subventionne toutes les sociétés d'agrément si nombreuses dans le parti, les sociétés de chant, de musique, de gymnastique, les groupes dramatiques, les associations d'enfants, les cercles d'étude, les bibliothèques, les journaux, les associations politiques, etc.

Enfin la coopérative constitue un minimum de mutualité. Moyennant une cotisation obligatoire de 5 centimes par semaine, le membre reçoit les secours médicaux et pharmaceutiques, 10 francs en cas de décès, six pains pendant six semaines en cas de maladie, dix pains de froment, un pain de gâteau, un bon de 2 francs valable dans l'épicerie en cas d'accouchement.

Une imprimerie coopérative, filiale du Vooruit, édite un journal quotidien: *le Vooruit* (En Avant).

A côté des coopératives, les devançant même pour tout ce qui concerne l'action politique, viennent les

Comme institutions politiques, nous trouvons tout d'abord les clubs de quartier qui sont à proprement parler des associations politiques: ce sont de petits groupes d'habitants d'une même paroisse, se réunissant dans le quartier chaque fois qu'on a une question à examiner ou une décision à prendre.

Ces réunions sont fréquentées principalement par les militants du parti, ceux qui sont toujours prêts à se dévouer et à accomplir les œuvres de propagande ou les corvées les plus ardues.

Derrière les clubs de quartier, qui forment le gros de l'armée de première ligne, se groupe toute une série de corps spéciaux dont les fonctions sont nettement déterminées sur le champ de bataille socialiste: les jeunes gardes, les cercles d'anciens soldats, les clubs de conscrits, les clubs de propagande socialiste.

Quant aux associations qui tâchent de préparer l'avenir par la propagande ou l'étude, elles sont nombreuses, mais ne sont pas actuellement douées d'une vitalité très grande: nous citerons la Ligue des femmes socialistes. Mais, malgré de nombreux appels, les chefs du socialisme gantois ont beaucoup de peine à intéresser un peu les femmes à la propagande socialiste. Il y a un cercle d'abstinents des boissons alcooliques, qui fait d'assez sérieux progrès: un cercle de propagande coopérative dont on a annoncé récemment la constitution, mais qui ne paraît pas se remuer beaucoup; des écoles ménagères et de couture; une société de propagande pour l'achat de livres. Mais tout cela est loin d'avoir l'activité que souhaiteraient les chefs, désireux d'entraîner la foule vers le pays des rêves socialistes.

Deux institutions tendant au renouvellement des idées

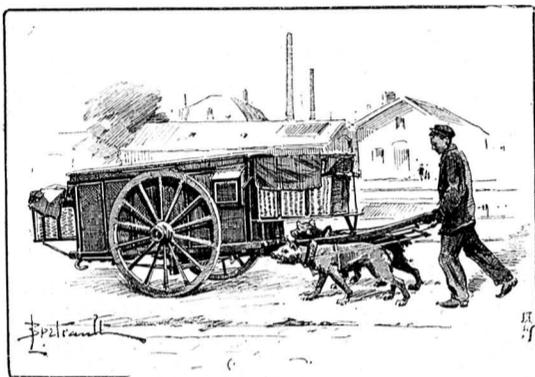


Ouvriers s'inscrivant à l'un des syndicats de la Fédération.

ont un succès réel. C'est en première ligne le journal, qui combat valeureusement pour le développement des idées socialistes et dont l'ardeur belliqueuse a déjà valu à ses rédacteurs maints et maints mois de prison et de contrainte par corps. La bibliothèque a aussi beaucoup de succès; mais on demande plus souvent des romans que des livres de science ou de socialisme.

Les cercles d'agrément, dont l'existence ne se rattache qu'indirectement au développement du socialisme et en tant seulement qu'une fédération socialiste doit être une institution intégrale, ont un succès assez satisfaisant.

Telle est, esquissée à grands traits, la forte et puissante fédération que constitue chaque parti ouvrier local. Tous ensemble ils forment le parti ouvrier belge auquel ils donnent ainsi un aspect bien particulier. Au contraire de beaucoup d'autres, le parti ouvrier belge est riche, il est propriétaire, il est patron, il est capitaliste, il dispose de maisons et de palais et son organisation est peut-être plus utilitaire encore qu'idéaliste ou politique.



Un porteur de pain de la Fédération.

Les bataillons socialistes, bien encadrés, bien disciplinés, bien nourris, forment une troupe fidèle et solide, et il n'est pas étonnant qu'à la bataille pour les mandats politiques ils aient remporté un grand nombre de succès.

C'est là indiscutablement une belle et puissante organisation, d'autant plus intéressante qu'on descend plus fortement dans les secrets du mécanisme fédéral et qu'on se rend compte des moyens par lesquels les chefs

parviennent à faire coopérer des œuvres si diverses et à les faire marcher d'accord sans jalousie réciproque et sans heurt grave.

Mais, objectera-t-on non sans raison, en quoi toute cette organisation est-elle socialiste? Les syndicats? Mais n'en voit-on pas en Angleterre de bien plus puissants, de bien mieux organisés et qui ne prennent aucune part à l'agitation politique? Les coopératives? Mais n'a-t-on pas vu hier encore le congrès des socialistes allemands émettre les suspicions les plus violentes contre ces institutions bourgeoises. Les sociétés de secours mutuels? Tous les pays, tous les partis en ont et ce sont généralement ces associations ouvrières-là qui opposent les résistances les plus vives aux idées socialistes. Quant aux autres groupements, il n'en est non plus aucun dont on ne pourrait retrouver des types bien plus précis et plus puissants dans les autres partis.

En quoi tout cela est-il socialiste?

En rien... et en tout.

C'est le socialisme, c'est la conviction profonde et sincère, l'espoir d'une amélioration définitive du sort des travailleurs, c'est le culte presque mystique de l'idée, qui amène les dévouements sans lesquels des institutions de ce genre ne pourraient vivre et prospérer.

Créez toutes ces œuvres sur la base de l'intérêt personnel, elles vivront d'une vie propre et peut-être puissante, mais elles resteront des œuvres particulières, isolées, en quelque sorte égoïstes, rendant des services à leurs membres, mais s'occupant peu de l'intérêt général.

Orientez-les au contraire toutes vers un idéal presque religieux, comme l'est le socialisme, vous aurez, à côté des dévouements individuels qu'on trouvera aussi pour les œuvres d'initiative privée, un élan généreux de la masse, un esprit de sacrifice qui fera considérer comme des joies toutes les épreuves subies. « Donnez-nous des socialistes convaincus, nous disait un chef socialiste, et toutes nos institutions prospéreront; laissez un instant les convictions s'affaiblir, toute notre organisation ne tardera pas à périr; nos magasins seront désertés; les membres quitteront nos associations; la qualité de nos produits sera critiquée; les attaques, toujours acerbes, de nos adversaires, seront écoutées. Le socialisme est l'état d'âme nécessaire au fonctionnement de notre parti ouvrier. »

Il en est du moins ainsi parmi les Belges et surtout les Flamands, qui se rattachent au grand rameau des races germaniques. Même après avoir abandonné la foi religieuse, ils gardent toujours dans l'âme la soif d'une religion sociale à laquelle ils se dévouent. C'est là l'autre face du caractère belge: il n'est pas seulement utilitariste, il est aussi croyant et fidèle. Vouloir diviser ce double caractère serait détruire toute la force



Maquette d'un monument aux morts du parti socialiste.

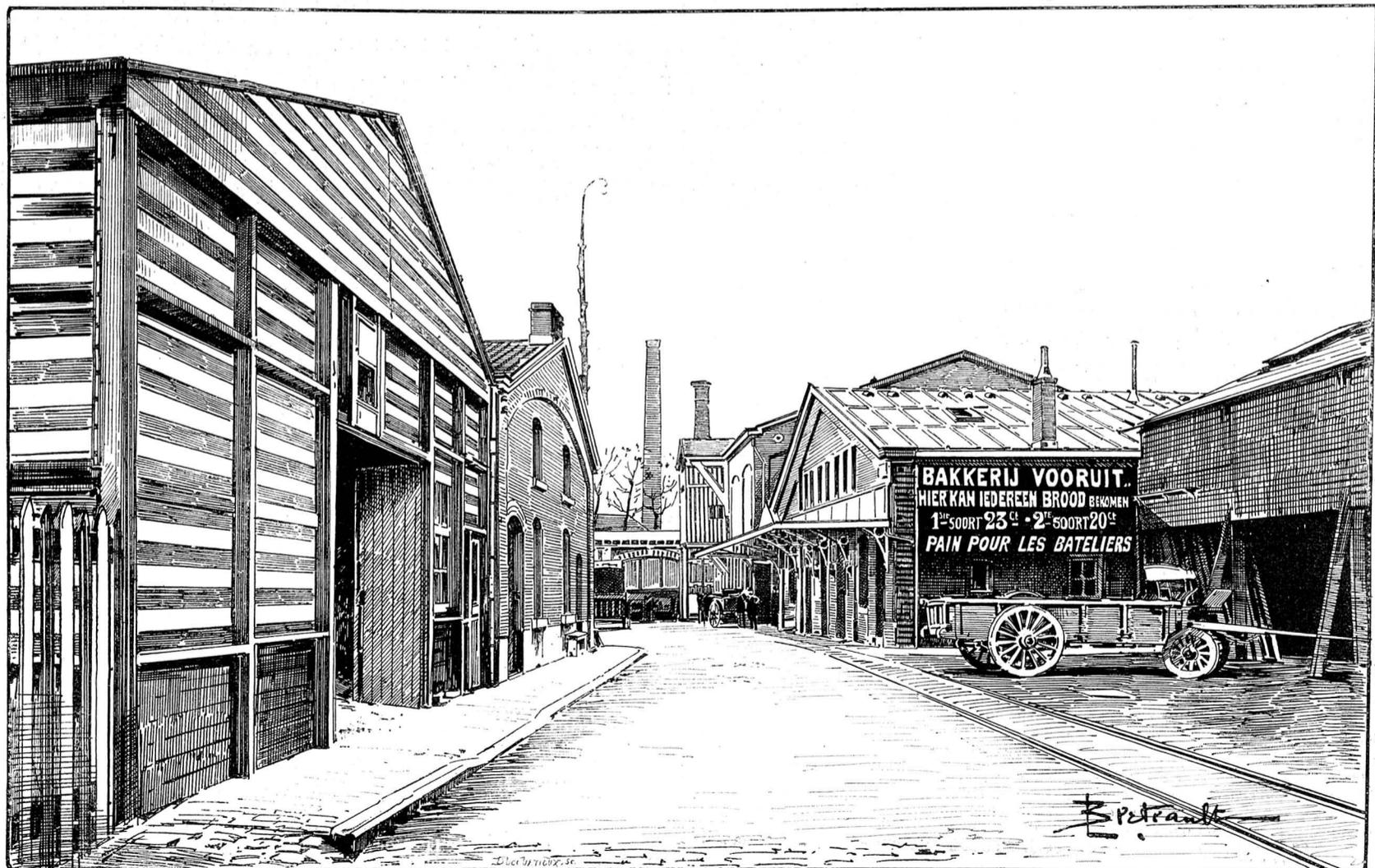
des fédérations socialistes et annihiler l'organisation du parti ouvrier belge.

L. VARLEZ.

Presque toutes les illustrations de cet article sont suffisamment expliquées par le texte qui les entoure et par leurs légendes. Ajoutons cependant que le nouveau palais du Vooruit a été édifié à la place de l'ancien sur la Place du Marché du Vendredi qui était au moyen âge le forum de Gand, le lieu de réunion du peuple pour y revendiquer ses droits.

Une de nos gravures représente la salle du secrétaire des syndicats où les ouvriers viennent s'inscrire. Les cartels portant des inscriptions en flamand et appuyés au mur sont ceux que les socialistes de Belgique promènent comme des bannières dans leurs manifestations.

Notons enfin que le parti socialiste belge n'exclut pas les artistes: témoin cette maquette d'un monument aux morts du parti, à laquelle un sculpteur affilié à la Fédération gantoise travaille dans un local dépendant du Vooruit.



Ensemble des bâtiments de la boulangerie, de l'ébénisterie et du dépôt de charbon.

LIVRES NOUVEAUX

Histoire. — Philosophie. — Voyages.

Correspondance militaire du maréchal de Moltke (1870-1871); tome 1^{er} : *La Guerre jusqu'à la bataille de Sedan*. 1 vol. in-8^e, avec fac-similé, croquis et carte, Charles Lavauzelle, 12 fr.

Ce volume ne contient encore que le début de la correspondance militaire du maréchal de Moltke relative à la guerre franco-allemande de 1870; et la vérité est même que les lettres et mémoires se rapportant directement à cette guerre ne forment qu'une partie du volume, dont les deux cents premières pages sont remplies par divers écrits antérieurs du fameux stratège allemand. Mais nous avons peine à croire que, si intéressante que doive être la suite de la correspondance, on puisse y trouver rien d'aussi curieux que cette espèce d'introduction où Moltke, de 1857 à 1870, s'occupe à préparer la campagne future. Disposition des forces prussiennes, situation politique et militaire de l'Allemagne, attitude probable des puissances européennes en cas de guerre franco-allemande, importance des forteresses prussiennes, mesures à prendre en cas de supériorité numérique des Français au début de la guerre, constructions de forteresses et de voies ferrées, coopération des troupes de l'Allemagne du Nord et du Sud, plan d'une tactique défensive contre l'Autriche et offensive contre la France, défense des côtes allemandes : tels sont les sujets qu'étudie sans relâche le général de Moltke pendant les douze années qui précèdent la réalisation de son rêve d'une guerre contre la France. Et c'est dans ces études préparatoires, bien plus encore que dans ses ordres et rapports écrits durant la campagne, que nous pouvons comprendre et apprécier la véritable nature du génie de ce parfait élève du Grand Frédéric. De génie proprement dit, en vérité, nous n'en trouvons pas trace dans ces minutieux mémoires, où tout est calculé, pesé, mesuré, avec plus de patience que d'inspiration; mais cette patience même, ce sang-froid, cette poursuite infatigable d'un unique objet, tout cela finit par nous donner l'impression d'un travail presque surhumain; et de page en page, nous voyons se tisser de fils plus serrés la toile d'araignée où vont bientôt tomber les armées françaises. Ajoutons que la prose sèche et concise de Moltke paraît avoir été traduite avec le plus grand soin, mais que le traducteur aurait bien dû nous aider à nous rendre compte de la signification historique des principales pièces de la correspondance, en les accompagnant d'un commentaire un peu plus étendu.

Etudes sur la Politique religieuse du règne de Philippe Le Bel, par Ernest Renan. 1 vol. in-8^e, Calmann-Lévy, 7 fr. 50.

Qu'on ne s'attende pas à trouver dans ce gros livre le poète de la *Vie de Jésus* et de *Ma Sœur Henriette*, ni le farceur de l'*Abbesse de Jouarre*, ni le philosophe de l'*Avenir de la Science*, ni même l'éloquent historien de *Saint Paul* et de *Marc-Aurèle*! Le Renan qu'on y trouvera est simplement le membre de l'Académie des Inscriptions, l'élève distingué de Burnouf et de Victor Leclerc, un patient et consciencieux érudit, tout occupé à déchiffrer, à contrôler, et à résumer de vieux textes. Mais sans aller jusqu'à mettre ce Renan-là au-dessus de tous les autres, nous devons reconnaître qu'il est, lui aussi, bien intéressant. Il l'est même d'autant plus qu'il ressemble moins aux autres Renan, tout en nous laissant plus d'une fois deviner leur voisinage. Il y a par exemple dans l'étude sur *Guillaume de Nogaret* quelques jugements sur Philippe le Bel et sur le pape Boniface VIII qui, avec un tout petit coup de pouce, auraient pu prendre l'allure fantaisiste de certains des portraits des *Origines du christianisme*; mais c'est comme si Renan avait expressément évité de donner ce coup de pouce, pour se maintenir dans le ton sévère et sec d'un rédacteur de l'*Histoire Littéraire*. A chaque page la fantaisie du poète se fait ainsi entrevoir, mais pour être aussitôt scrupuleusement écartée. Et nous assistons à une minutieuse analyse des écrits de Nogaret, de Pierre du Bois, et de Bertrand de Got, plus connu sous son nom papal de Clément V; et ce ne sont, tout au long des cinq cents pages, que de menus faits, alignés et classés avec une méthode rigoureuse; et ces menus faits, qui chez tout autre érudit nous eussent paru fastidieux, chez Renan nous intéressent, nous émeuvent, font revivre sous nos yeux une lutte tragique : tant on a eu raison de dire que, même pour explorer des archives ou pour vérifier des dates, rien ne vaut encore d'être né poète!

Figures contemporaines, par Jules Delafosse. 1 vol. in-18, Calmann-Lévy, 3 fr. 50.

Le comte de Chambord, Napoléon III, Gambetta, Bismarck et Léon XIII : telles sont les figures contemporaines qu'étudie M. Delafosse, et dont il évoque devant nous les vivants portraits. Ses opinions politiques ou religieuses, que d'ailleurs il ne cherche guère à cacher, ne l'empêchent pas de faire tout son possible pour rester impartial, ainsi que cela convient à un portraitiste; et dans son étude sur Gambetta, en particulier, la sévérité du critique se double d'une admiration personnelle qui n'a du reste pour effet que de lui donner un relief plus fort. Mais, entre tous ces portraits, le plus intéressant est, sans comparaison, celui de Napoléon III, personnage « complexe, étrange, mystérieux et tragique », et dont jamais peut-être le caractère véritable ne nous avait encore été aussi bien décrit. D'un bout à l'autre, ce grand portrait

de Napoléon III nous apparaît comme un modèle de pénétration psychologique ingénieuse et sûre. Il suffirait, à lui seul pour placer M. Delafosse au premier rang de nos historiens politiques. Et cet historien est en même temps un moraliste, et qui comprend et apprécie mieux que personne les vices essentiels de notre démocratie d'aujourd'hui. Une étude sur le Palais Bourbon, qu'il publie à la fin du volume, abonde en traits d'observation satirique d'autant plus piquants qu'ils ne s'attaquent jamais directement aux personnes, tirant de l'éloge même de nos députés les plus en vue un renfort d'arguments pour prouver les défauts d'un régime qui met les hommes de valeur dans la fâcheuse alternative de mal faire ou de ne rien faire.

Ouvrages complètes de J. Michelet : La Conventioin. — La Terreur. 2 vol. in-18, avec illustrations, d'après des documents historiques, Calmann-Lévy, chaque 3 fr. 50.

Les volumes de cette nouvelle édition de l'œuvre de Michelet se suivent si rapidement, qu'en voici deux nouveaux depuis trois semaines : mais les éditeurs ont bien raison d'en presser la publication, et en particulier pour les volumes de l'*Histoire de la Révolution*, car cette *Histoire* est un grand roman qu'on lit avec autant de fièvre que *Monte-Christo*; et c'est une véritable souffrance, par exemple, d'y voir mourir les Girondins quand on pense qu'on ne pourra pas, deux heures après, assister à la mort de Danton, et quatre heures après au 9 Thermidor. Et en vérité jamais ouvrage historique ne fut davantage un roman que cette *Révolution* de Michelet, où toutes les figures vivent d'une vie à la fois réelle et factice, d'une vie en quelque sorte plus réelle que la réalité. A les prendre pour des figures historiques, on les sent représentées avec un parti-pris souvent inadmissible; on est tenté de se révolter contre elles et contre l'historien. Mais à les prendre pour des figures de roman, on ne peut s'empêcher de s'émerveiller sur elles, de frémir au spectacle de leurs aventures. Qu'on se hâte donc de nous donner les quatre volumes qui restent à paraître! Et qu'on ne se décourage pas de joindre à la nouvelle édition quelques images « d'après des documents historiques », à la condition toutefois de bien choisir les « documents », et de ne pas offrir, par exemple, un portrait de Cambon par Quenedey en regard d'une page où Michelet nous parle du portrait de Cambon par Louis David!

Histoire de la lutte entre la Science et la Théologie, par A.-D. White, traduit et adapté par H. de Varigny, et G. Adam. 1 vol. in-8^e, de la *Collection des Auteurs Etrangers contemporains*, Guillaumin, 7 fr. 50.

Jamais peut-être, depuis l'invention des idées générales, un auteur ne s'est aussi complètement passé de ces idées que M. White; et jamais peut-être un sujet n'appelaient autant les idées générales que celui qu'il a eu la fantaisie d'étudier dans son livre. Car si vraiment un conflit existe entre la science et la religion, ce n'est pas une énumération indéfinie de petits faits particuliers qui pourra nous faire comprendre sa signification et sa portée, ni surtout qui pourra en amener la fin, en nous montrant de quel côté se trouvent la raison et le droit. Et ainsi le savant et patient ouvrage de M. White n'est en somme qu'une compilation curieuse, amusante, souvent instructive, mais la moins faite du monde pour nous éclairer sur le fonds du problème traité. Nous y apprenons, tour à tour, les objections élevées par la science, aux diverses époques, contre le dogme de la création, contre celui de la chute d'Adam, contre la magie, contre les miracles, contre la possession diabolique, etc.; mais après avoir lu cet énorme recueil d'ana, nous ne voyons toujours pas si ces objections sont fondées, ni si, même fondées, elles suffisent pour détruire l'autorité du dogme chrétien. Avec toute son érudition, l'ouvrage de M. White est un frappant exemple des inconvénients qu'il y a à vouloir appliquer aux questions vitales de l'humanité une méthode trop exclusivement historique et anecdotique.

Discours de combat, par Ferdinand Brunetière. 1 vol. in-18, Perrin, 3 fr. 50.

Ce n'est pas au profit d'un parti, politique ou religieux, que « combat » M. Brunetière. Les causes qu'il défend sont d'une portée plus vaste et d'un ordre plus haut. Il proclame les droits de l'idéalisme dans l'art et dans la vie, il affirme et démontre la légitimité de l'idée de patrie, il s'élève contre les prétentions d'une soi-disant liberté de penser qui voudrait nous interdire la liberté de croire. Mais surtout, et d'une façon générale, il lutte au nom de l'esprit français, de ces vieilles traditions françaises qui, à travers les siècles, ont fait la force et la gloire de notre pays. Avons-nous besoin d'ajouter qu'il le fait avec infiniment de mesure et de délicatesse, s'abstenant de mêler jamais à sa discussion aucune allusion personnelle? Et avons-nous besoin d'ajouter qu'à ses « discours de combat », il apporte une éloquence vigoureuse et serrée dont le charme irrésistible naît de l'absence même de tout ornement extérieur, une éloquence qui ne vise qu'à persuader, et qui, à force de raison et de sincérité, épuise chaque fois les sujets qu'elle traite? Le seul malheur est que de tels sujets aient besoin d'être traités, et qu'on soit forcé de « combattre » pour des principes qui, naguère encore, s'imposaient d'eux-mêmes au respect de tous; mais le fait est qu'il n'y a aucun temps la mauvaise foi et la barbarie n'ont livré un plus furieux assaut à ce fonds séculaire de croyances et de sentiments nationaux; et il

n'y a pas une seule des sept conférences réunies dans ce volume par M. Brunetière qui, à sa haute valeur littéraire et philosophique, ne joigne l'attrait d'une brûlante actualité.

Vers l'Occident, par A. Dry. 1 vol. in-18, Plon, 3 fr. 50.

Le titre du petit livre de M. Dry risquerait de surprendre, si l'auteur, dans son avant-propos, n'avait eu la précaution de nous l'expliquer. Ce titre signifie d'abord que, parti du Maroc, M. Dry a visité tour à tour l'Andalousie et le Portugal, et que le voyage qu'il nous raconte s'est ainsi trouvé dirigé de l'est à l'ouest; mais en même temps le voyageur veut nous faire entendre que, dans cette marche « vers l'Occident », en Espagne et en Portugal c'est encore l'Orient qu'il a rencontré, « l'Orient avec son indolence, son fatalisme et son fanatisme, mais aussi avec son charme, avec ses fleurs, avec sa grande lumière blanche! » Ce qui tendrait à établir que les termes d'Orient et d'Occident n'ont qu'une signification toute relative; et, en effet, la peinture que nous fait M. Dry de la vie à Lisbonne, par exemple, nous donne une impression pour le moins aussi « orientale » que sa description de Tanger, de Tétuan et de Ceuta. Mais la partie la plus intéressante du livre est assurément celle qui nous promène en Andalousie, et qui nous montre, en particulier, la survivance des mœurs et des traditions mauresques dans la patrie de Carmen. Peut-être l'observation de M. Dry aurait-elle gagné à être poussée un peu plus à fond, comme aussi à nous être traduite en des termes plus simples; mais elle est amusante, vivante, et sa rapidité même lui donne un caractère fantaisiste qui n'est point sans charme.

Romans.

Le Roman d'un Cycliste, par J.-H. Rosny. 1 vol. in-18, Plon, 3 fr. 50.

On serait quelque peu déçu si, sur la foi du titre, on espérait trouver dans ce volume une étude minutieuse sur les mœurs des professionnels du cycle, dans le genre de celle que nous a naguère, ici même, donnée M. Remy Saint-Maurice, dans son *Recordman*. Mais à défaut d'une étude de ce genre, on y trouvera la peinture de quelques personnalités parisiennes : on y trouvera aussi l'in vraisemblable histoire d'une jeune et jolie veuve qui hésite d'autant plus à répondre aux avances d'un fougueux jeune homme, le pupille de son mari, qu'elle-même s'est éprise d'un troisième personnage, le « cycliste », qui n'est pas le moins hésitant de tous à éclaircir les mystères de son cœur. Mais pour compliquées que soient toutes ces intrigues, MM. Rosny semblent s'y mouvoir si à l'aise qu'ils ont encore trouvé le moyen d'y entremêler mille petits détails pittoresques ou émouvants, et en particulier un duel d'une réalité admirable, sans compter plusieurs prouesses sportives de leur « cycliste », qui formule sans doute sa propre philosophie et celle du livre tout entier, quand il dit que « la bicyclette est aussi impuissante à chasser une peine atroce que toute autre occupation humaine ».

La Reprise, par Louis de Robert. 1 vol. in-18, Fasquelle, 3 fr. 50.

Entre tous les ménages parisiens qui apparaissent tour à tour dans le roman de M. de Robert, et dont il n'est aucun où les maris ne soient les modèles des maris et les femmes des vraies coquines, le plus intéressant est encore celui de M. de Saint-Alain. Epousé pour son argent, et ne s'en apercevant que trop, ce gentilhomme se voit bientôt quitté par sa femme, qui obtient, peu après, la séparation, sous les prétextes les plus subtils. Quatre années se passent, n'apportant que peu de consolation au mari toujours amoureux : si bien qu'ayant appris, au retour d'un long voyage, que sa femme s'était remariée à un brasseur d'affaires du nom de Mersin, il entre en relations avec celui-ci et, par suite, avec sa femme, l'ancienne M^{me} de Saint-Alain, sur laquelle il prend, cette fois, un tel empire qu'il n'a pas de peine à la décider à tromper son second mari. Celui-ci, d'ailleurs, fort à propos, a le bon esprit de se suicider. Et tout cela forme peut-être une excellente thèse contre le divorce; mais sa portée satirique et morale nous est semblée plus forte encore, si seulement l'auteur avait su faire preuve, au cours de son récit, d'une partialité moins manifeste dans la façon dont il nous parle de ses héroïnes. Telle qu'elle est du moins, la thèse est présentée avec une amertume souvent pleine de verve, et écrite dans une langue élégante et simple qui la rend tout à fait agréable à lire.

Madame de Lauraguais, par André Foulon de Vaulx. 1 vol. in-18, Lemerre, 3 fr. 50.

On ne saurait être à la fois un bon magistrat et un bon poète : telle est du moins, à défaut d'une conclusion plus générale, la conclusion qui se dégage du mélancolique roman de M. Foulon de Vaulx. Nous y voyons, en effet, un jeune procureur, Jacques de Morannes, qu'un amour contrarié empêche de se donner tout entier à sa tâche de magistrat, et dont l'occupation principale paraît être de rimer des vers médiocres en l'honneur de sa bien-aimée; et cela alors même que, sur les conseils de celle-ci, il s'est résigné à se marier avec une autre femme. Ainsi l' amoureux et le poète font tort au magistrat, et risqueraient même de mettre un jour celui-ci dans une situation des plus embarrassées si Jacques de Morannes ne prenait enfin un parti héroïque, celui de se tuer. Et le pauvre garçon se tue d'un coup de pistolet, non sans s'être une fois encore rappelé qu'il était poète pour s'écrier, avant de mourir : « Allons! cœur altéré de sommeil, sommeille! »

DOCUMENTS ET INFORMATIONS

Proposition d'une unité monétaire commune. — Un économiste espagnol, M. Alvaro Bianchi Tupper, de Santiago de Chili, propose l'institution d'une monnaie internationale dont l'unité serait le gramme d'or, et qui s'appellerait le *gramor*.

Les linguistes pourront critiquer ce mot hybride, *gramme* étant grec, et *or* français. Le vrai grec serait *chrysogramme*; l'hybride greco-latin, *aurigramme*; mais *gramor* se comprend bien, et pourrait être introduit dans toutes les langues.

Cette unité nouvelle équivaudrait : en francs, à 3,444...; en livres sterling, à 0,1365...; en shillings, à 2,731...; en pence, à 32,776...; en florins hollandais, à 1,6534...; en marks allemands, à 2,79; en couronnes austro-hongroises, à 3,28; en couronnes de l'Union Scandinave, à 2,48; en milreis portugais, à 0,615...; en roubles russes, à 0,861...; en yens japonais de 1897, à 1,333...; en dollars des Etats-Unis, à 0,664...; en milreis brésiliens, à 1,2169...; en pesos argentins, à 0,688...; en pesos chiliens, à 1,8209... etc.

Assurément, le *gramor* ne serait pas une pièce possible, non plus que le double *gramor*; mais ce qui serait pratique, ce serait la pièce de 5 *gramors*, valant 17 fr. 222.222... et celle de 10 *gramors*, valant 34, 444.444... laquelle serait un peu plus grosse que la livre sterling, mais encore très maniable.

Avec cette nouvelle unité, le *centigramor* ou *centor* serait une pièce de cuivre valant 3 centimes 44...

Quant au *gramor*, ce serait, comme notre franc, une pièce en argent.

A discuter au point de vue des avantages et des inconvénients.

Poussières et étalages. — Pour être efficace, la chasse aux microbes ne doit s'arrêter devant aucun obstacle apparent, et il faut considérer la crainte du ridicule comme le grand ennemi d'une hygiène vraiment logique et rationnelle.

Or le docteur Ruelle vient d'attirer l'attention sur une nouvelle source de contamination des produits alimentaires, qu'il convient de dénoncer. Depuis quelques années, c'est en effet devenu une coutume, à Paris et dans les grandes villes, d'exposer dans la rue, en des étalages extérieurs, librement offerts à la vue, au flair et au toucher des acheteurs, toute espèce de denrées comestibles, telles que beurre, charcuterie, viandes cuites et préparées, fruits, légumes, herbes cuites et hachées, fromages, etc.

Précisément ce sont là des aliments qui ne seront pas purifiés par la cuisson, et qui se ront ingérés avec toute la couche de poussières et résidus provenant du balayage et du piétinement des rues, comme aussi de l'époussetage des meubles, du battage et du secouement des tapis par les fenêtres d'appartements où séjourne peut-être des malades atteints de scarlatine, de diphtérie, de tuberculose, etc.

Si l'on veut juger de la quantité de ces débris, d'après l'amas qui s'en accumule sur le vitrage des marquises dont certaines boutiques sont surmontées, on comprendra que le danger signalé ici est loin d'être négligeable.

On fait de tous côtés de grands efforts pour diminuer les chances de contagion par les poussières; mais celles-ci, chassées par la porte, rentrent par la fenêtre. Les nouvelles mœurs des commerçants de l'alimentation constituent une véritable défaite pour l'hygiène publique, et il serait souhaitable que le public travaillât lui-même, par la suspicion en laquelle il tiendrait tout produit exposé aux poussières de la rue, à réformer ces mœurs.

Le résultat serait bien plus sûrement obtenu que par des ordonnances de police.

La graisse des haricots. — Depuis quelques années, les haricots flageolets, cultivés en grand dans les environs de Paris, sont atteints par une maladie désignée sous le nom de « graisse », parce que les gousses et aussi les feuilles et les tiges paraissent couvertes de taches de graisse ou d'huile. Les gousses tachées apparaissent surtout en grand nombre quand les étés sont pluvieux.

M. Delacroix a étudié cette maladie, dont la nature était restée inconnue jusqu'à ce jour, et a reconnu qu'elle était d'origine microbienne. Il a pu cultiver la bactérie soupçonnée, et par son inoculation à des haricots sains, reproduire la maladie.

Il paraît que la bactérie de la graisse ne peut vivre longtemps sur le sol. Dans ces conditions, un bon moyen de se débarrasser du mal, serait d'alterner les cultures, et surtout de ne jamais se servir de graines provenant de régions où la graisse a été observée.

Les étoiles filantes de novembre. — Les 13, 14 et 15 novembre prochain se produira la grande pluie d'étoiles filantes, c'est-à-dire le passage des fameuses Léonides, dont le maximum s'observe tous les trente-trois ans.

Une société astronomique belge a nommé un Comité, chargé de recueillir le plus grand nombre d'observations relatives à ce passage : et les personnes désireuses de contribuer à cet intéressant travail pourraient, en s'adressant à M. le Commandant Le Maire, rue des Vaches, 33, à Malines, Belgique, recevoir des cartes et des instructions destinées à faciliter et à uniformiser ces observations.

La production du diamant au Transvaal. — Une publication technique américaine, dans une intéressante étude sur la production du diamant au Transvaal, établit qu'en 1898, cette production, dans le seul district de Prétoria, a été de 11.025 carats, représentant une valeur de 215.755 francs. Le plus gros diamant trouvé l'année dernière était de 38 carats et demi.

L'étendue des terrains diamantifères, au Transvaal, est considérable, mais leur épaisseur est médiocre.

La quantité totale de diamant trouvée au Transvaal, en 1898, a été de 22.843 carats, représentant une valeur de 1.064.060 francs.

La valeur moyenne du diamant de Kimberley est de 31 fr. 65 le carat. Elle atteint 41 fr. 35 pour celui de Jagersfontein, dans l'Etat Libre d'Orange, et n'est que de 19 fr. 45 dans le district de Prétoria où, d'ailleurs, la découverte des pierres précieuses ne date que du mois d'août 1897.

Les bicyclettes en Allemagne. — Depuis 1897, la douane allemande a ouvert une rubrique spéciale pour les bicyclettes, et l'on possède maintenant des données numériques précises sur le mouvement commercial relatif à ces objets chez nos voisins.

En 1897, les exportations ont porté sur 27.201 machines et 2.883 quintaux de pièces accessoires représentant une valeur de 12 millions et demi de francs. Les importations comprenaient 29.679 machines et 1.492 quintaux de pièces détachées, pour une valeur de 8,6 millions.

En 1898, les exportations ont été de 40.752 machines et 2.674 quintaux de pièces détachées, d'une valeur de 18,8 millions, et les importations de 45.674 machines et 1.875 quintaux de pièces détachées d'une valeur de 12,7 millions.

Les principaux clients de l'Allemagne pour les bicyclettes sont : l'Autriche-Hongrie, la Suède, la Suisse, le Danemark et la Russie. Les principaux fournisseurs sont : les Etats-Unis, la France, l'Autriche, la Grande-Bretagne et la Belgique.

Nouveau pavage. — On emploie beaucoup en Allemagne, en ce moment, un nouveau mode de pavage en pierre artificielle.

Pour obtenir cette pierre, on chauffe longuement un mélange de goudron de houille et de soufre, et l'on ajoute du chlorure de chaux à la masse semi-liquide obtenue. Après refroidissement, cette masse est concassée en petits morceaux, additionnée de laitier de hauts-fourneaux, et enfin soumise à une pression de 200 atmosphères, dans des formes d'où sortent les pavés avec les dimensions voulues.

Le poids spécifique de la pierre ainsi obtenue est de 2,2; il paraît qu'elle résiste bien à l'usure, donne une bonne assiette aux pieds des chevaux et n'est pas sonore.

L'industrie des allumettes chimiques au Japon. — On ignore généralement que le Japon est un grand fabricant d'allumettes. C'est lui qui approvisionne de cet article de première nécessité, la Chine, les Indes anglaises, la Corée, et même l'Australie.

Il existe au Japon deux cents fabriques d'allumettes, fabriques dont la production annuelle totale dépasse 22 millions de grosses, destinées à l'exportation, et qui occupent environ 60 000 ouvriers et ouvrières.

Nouveau système d'appareil d'alarme en cas d'incendie. — Une revue d'électricité de New-York décrit un nouvel appareil d'alarme en cas d'incendie; cet appareil fonctionne automatiquement dès que la quantité de fumée est assez abondante pour éteindre une petite flamme de gaz.

Le principe de l'appareil consiste en effet à faire chauffer par une petite flamme une barre thermostatique formant un circuit électrique. Tant que la flamme subsiste, le circuit reste ouvert; mais si l'air du local vient à être vicié par de la fumée, la flamme s'éteint, la barre thermostatique se refroidit, le circuit se ferme, et l'alarme est donnée.

Les grands ponts du monde. — Voici, d'après une revue allemande (*Verkehrszeitung*) le relevé des plus grands ponts en arc du monde :

	Portée (mètres)	Flèche (mètres)
1° Nouveau pont du Niagara (inauguré l'an dernier).....	256,10	45,73
2° Pont sur le Rhin, à Bonn.....	187,92	30
3° — à Dusseldorf.....	181,20	27,70
4° Pont Louis I ^{er} , sur le Douro (Portugal).....	172,00	44,50
5° Viaduc sur la Wupper, à Mungsten (Allemagne).....	170,00	107,00
6° Ancien pont de la Chute du Niagara.....	167,75	34,77
7° Viaduc de Garabit (sur la Truyère, près Saint-Flour).....	165,00	60,00
8° Pont de Levensau (canal du Nord à la Baltique).....	163,40	16,30
9° Pont Pia Maria, sur le Douro (Portugal).....	160,00	36,90
10° Pont sur le Mississipi à Saint-Louis (E. U.).....	158,60	14,33
11° Pont de Grunenthal, sur le canal de la mer du Nord à la Baltique).....	156,00	21,35
12° Pont de Washington, sur la rivière Harlem (New-York).....	155,55	27,96
13° Viaduc sur l'Adda à Paderno (Italie).....	150,00	37,51

Le téléphone automatique en Allemagne. — L'administration des postes et télégraphes de l'Empire allemand vient d'adopter pour les postes téléphoniques publics un système analogue à celui des nombreux distributeurs automatiques que tout le monde connaît. Ici vous enlevez le téléphone de son crochet, vous mettez une pièce de 10 pfennig dans l'appareil et vous parlez immédiatement avec le poste central.

L'appel au poste central se produit au moment même où l'on décroche le téléphone et le paiement de ce qui est dû ne se fait que lorsque la communication demandée va être donnée. L'ouverture d'entrée pour la pièce de monnaie se trouve sur la façade de l'appareil; elle est tenue masquée par une petite palette métallique tant que le téléphone est accroché. Quand la pièce de dimension voulue est jetée dans l'ouverture, elle tombe dans une gouttière formée de deux flasques en laiton séparées par un fond en ébonite, la pièce fait communiquer électriquement les deux flasques et on conçoit très bien que, par le moyen d'un mécanisme approprié, le courant qui en résulte actionne la sonnerie du bureau central et mette celui-ci à même d'établir la communication demandée.

Les appareils allemands sont construits pour recevoir des pièces de 10 pfennigs à l'exclusion de toutes autres. Une pièce plus grande n'entrerait pas et une pièce de moindre diamètre ne peut être maintenue dans la gouttière; elle tombe dans un couloir oblique et repartit, — sans avoir produit aucun effet, — par une ouverture située sur le côté droit de l'appareil.

Un grand « ferry-boat ». On connaît ces énormes bateaux si nombreux en Amérique, — principalement autour de New-York et qui transportent les voyageurs et les véhicules d'une rive à l'autre des grands fleuves, et quelquefois à travers un bras de mer.

Le « Southern Pacific Railway » vient de mettre en service un « ferry boat » de très grandes dimensions, le *Solano*, destiné à faire traverser à ses trains le détroit de Carquinez, situé à environ 20 kilomètres de San Francisco. Ce vapeur, dont la coque est en bois, a une longueur de 130 mètres et une largeur de 35 mètres. Quatre voies y sont établies. Outre les locomotives des trains, ces quatre voies peuvent recevoir 24 voitures à voyageurs de 18 à 20 mètres de longueur ou 48 wagons à marchandises de 10 mètres. Il est muni par deux machines à balancier de 2.000 chevaux, faisant marcher chacune une roue à aubes; et il est muni de 4 gouvernails actionnés par des machines hydrauliques. Pour effectuer le trajet dont la longueur est d'environ 3 kilomètres 1/2, le temps employé depuis l'arrêt du train d'un côté du détroit jusqu'au moment de sa mise en marche de l'autre côté est de moins de 10 minutes. Quoique la vitesse du courant atteigne près de 13 kilomètres à l'heure, les 2 machines et les 4 gouvernails du *Solano* permettent d'en opérer facilement la manœuvre.

Une application pratique du télégraphe sans fil. — Il s'agit de l'idée de M. A. F. Hamilton qui a inventé une bouée à cloche actionnée électriquement pour avertir, par des signaux appropriés, transmis de la terre, les navires qui longent la côte. M. A. F. Hamilton se propose de compléter son invention par un dispositif de télégraphe sans fil combiné avec sa bouée, afin de protéger les abords du port d'Halifax.

Ce passage est très dangereux par temps de brouillard et les sinistres y sont fréquents; aussi ne cesse-t-on de réclamer l'adoption de mesures propres à assurer la sécurité des communications avec la haute mer.

La bouée Hamilton est munie d'une cloche actionnée par un électro-aimant, commandé d'un poste à terre au moyen d'un câble sous-marin. Elle contiendrait en outre un transmetteur Marconi pouvant envoyer des signaux à 4 ou 5 milles au large. Les bâtiments munis d'un récepteur de télégraphie sans fil pourraient donc, en s'approchant de la côte, être tenus au courant de leur situation exacte et mis à même de reconnaître la position de chaque bouée par les signaux que chacune ferait entendre successivement.

Nouveau procédé de peinture sur verre. — Voici un procédé original, qu'on dit venir d'Allemagne, et qui, — s'il n'est pas encore entré dans la pratique industrielle, si ce n'est pour la production de photographies en couleurs — procède de l'application des propriétés scientifiques bien connues de la superposition des couleurs primitives.

Ce procédé consiste à se servir de trois verres superposés dont chacun porte sur une couche blanche une autre couche de couleur; le verre du dessus est bleu, celui du milieu rouge et celui du dessous jaune. On arrive par un système spécial à produire sur chaque plaque de verre des dessins qui, dès que les plaques sont superposées, se transforment en images colorées.

Ces dessins sont plus facilement obtenus par les procédés de gravure photographiques, ce qui permet à l'aide de trois verres différents de produire toutes les couleurs possibles dans les tons les plus beaux et les nuances les plus tendres.

Concurrence américaine. — Encore une victoire remportée sur les Anglais par leurs bons amis les Américains.

Le Comité de la Corporation des tramways électriques de Glasgow vient d'accepter la soumission présentée par MM. Ritter, Couley et C^{ie}

de Pittsburg (Etats-Unis), pour la fourniture des installations en acier nécessaires à la nouvelle station électrique de Port Dundas. C'est une affaire que les Américains ont enlevée à 625.000 francs, représentant un rabais moyen de 40 0/0 sur les prix demandés par les concurrents anglais.

AGENDA DE LA SEMAINE

Elections départementales. — 5 nov., un conseiller général à Carquefou, dans la Loire-Inférieure (le comte de Dion est candidat). — Des conseillers d'arrondissement à Cherbourg et à Chalon-sur-Saône.

A l'Académie des Beaux-Arts. — 4 nov., séance publique annuelle, sous la présidence de M. Jules Lefebvre, qui prononcera le discours d'usage et proclamera les grands prix de peinture, sculpture, architecture, gravure en médailles et sur pierres fines. M. Gustave Larroumet lira une notice sur la vie et les œuvres de M. Charles Garnier. Deux cantates seront exécutées au cours de la séance : la *Callirhoé*, de M. Levadé, premier grand prix, et la *Callirhoé* (même poème), deuxième premier prix.

Le Prix Rossini. — 5 nov., la cantate de M. Max d'Ollone, qui a remporté, cette année, le prix Rossini, et dont le poème, intitulé la *Vision du Dante*, a pour auteurs MM. Eugène et Edouard Adenis, sera exécutée aujourd'hui, à 2 h., au Conservatoire de Musique.

Noces d'or académiques. — 9 nov., célébration des noces d'or de M. Ravaisson-Mollien, avec l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. C'est, en effet, le 9 nov. 1849 que M. Félix Lacher-Ravaisson-Mollien, déjà célèbre à cette époque par d'importants travaux d'érudition artistique, fut élu membre titulaire, en remplacement de Letronne, à l'âge de trente-six ans. M. Faye lui rendra l'hommage des noces d'or qu'il reçut lui-même en 1897; en qualité de doyen de l'Institut, il remettra à M. Ravaisson-Mollien, une médaille gravée par M. Chaplain.

La classe de 1898. — C'est qu'à partir du 14 nov. qu'aura lieu le départ des conscrits de cette année; la distribution des feuilles de route a commencé le 3 courant. — Le 6, convocation, pour une période de 28 jours, des inscrits maritimes, âgés de trente ans.

Le service de santé. — Du 7 au 11 nov., manœuvres spéciales du service de santé en campagne, au camp de Châlons, auxquelles prendront part une centaine de médecins, pharmaciens et officiers d'administration du service des hôpitaux militaires de l'armée active, de la réserve et de la territoriale appartenant aux 1^{er}, 6^e et 20^e corps d'armée, sous la direction du docteur Baudot, chef de l'hôpital du camp de Châlons.

Limite d'âge. — 8 nov., passage, dans le cadre de réserve, du général Parison, commandant la division de Nancy.

En Sorbonne. — 6 nov., ouverture des cours de l'année scolaire 1899-1900, dans les Facultés. — 13 nov., ouverture des conférences à la Faculté des sciences (celles de la Faculté des lettres en décembre.)

La Banque de France. — 4 nov., c'est à partir d'aujourd'hui que les villes de Dreux et d'Avranches, dépendant des succursales de Chartres et de Saint-Lô, commenceront leurs opérations d'encaissement. — 6, ouverture de trois succursales de la Banque à Ajaccio, Guéret et Quimper et de cinq bureaux auxiliaires à Charenton, Grasse, Cateau, Pont-Audemer et Saint-Claude.

Tirages de la semaine. — 5 nov., obligations Ville de Paris emprunt 1875 (un lot de 100.000 fr.; un autre de 50.000 fr.; total des lots 225.000 fr.); Foncières emprunt 1879 (deux lots de 100.000 fr. chacun; total des lots 300.000 fr.); Foncières emprunt 1885 (un lot de 100.000 fr.; total 200.000 fr.). — 10, Ville de Paris 1876 (un lot de 100.000 fr.; total des lots 125.000 fr.).

Congrès. — 5 nov., ouverture, à Paris, du Congrès de l'Union des Sociétés de gymnastique de France pour le règlement de la Fête fédérale de Paris en 1900, de la Fête de Nice en 1901, du Prix Carnot, du Prix Félix Faure et du prochain Congrès de l'union. — 5, Congrès, à Saint-Brieuc, de tous les comices agricoles des Côtes-du-Nord. — 6, à Casale-Montferrato, en Italie, Congrès des syndicats de tir contre la grêle, auquel sera annexé un concours de canons et d'autres appareils contre la grêle, sous la présidence du député Ed. Ottavi.

Expositions artistiques. — 4 nov., ouverture de la 14^e exposition annuelle de céramique et d'objets d'art de M. Lachenal, à la galerie Petit, à Paris (jusqu'au 30 nov.). — L'exposition de la Société commerciale, récemment inaugurée à Neuilly-sur-Seine, contient une importante section artistique dans laquelle figurent les peintres et les sculpteurs habitant Neuilly, notamment MM. Benjamin-Constant, Courtois, Aublet, Polipol, Beauquesne, Granet, Lorimier, etc. — Dans quelque temps, s'ouvrira à l'Ecole des Beaux-Arts une exposition de l'œuvre d'Alfred Stevens, qui est âgé et actuellement malade. — Une exposition des œuvres d'Adolphe Schreyer, récemment décédé, va s'ouvrir à la Königliche National Gallerie de Berlin.

Monuments et statues. — Le « Monument des Morts » de Bartholomé, au Père-Lachaise, a été ouvert au public, le 1^{er} nov., sans inauguration. — La municipalité de Saint-Mandé se propose d'élever un monument à la mémoire de Michel-Jean Marchand, garde-portier du parc de Vincennes, tué en défendant aux Alliés

l'accès du bois de Vincennes. — De leur côté, Vincennes et Nogent travaillent en commun en vue de perpétuer par un monument le souvenir de Mathias Mauternach, qui a accompli plus de quarante sauvetages dans sa vie. — La colossale statue d'Olivier Cromwell, œuvre de Thornycroft, qui figurait à la dernière exposition de la Royal Academy, vient d'être inaugurée à Westminster, Londres.

Au Conservatoire de musique. — Concours d'admission : les 6 et 7 nov., violon. — Les 9 et 10, piano (femmes). — Le 7 nov., dernier jour d'inscription pour pouvoir prendre part au concours de flûte, hautbois, clarinette, basson : le 8, pour prendre part au concours de cor, cornet à pistons, trompette et trombone.

Etudes primaires. — 9 nov., ouverture, à Paris, de la session du brevet élémentaire (garçons).

Emplois mis au concours. — Dans l'administration : 6 nov., trente emplois d'auxiliaires permanents à l'Assistance publique (épreuves, 3, avenue Victoria). — 6, trois emplois d'inspecteur particulier de l'exploitation commerciale des chemins de fer (épreuves, à Paris; traitement : 4.000 fr., plus 1.500 fr. pour frais de bureau). — 6, emploi d'adjoint à l'inspection des colonies (épreuves à Paris). — Commis et magasiniers de 4^e classe du personnel administratif secondaire de la marine (à Toulon). — Dans les services médicaux et professionnels (toujours le 6.) : six élèves en pharmacie du service de santé militaire (au siège de l'Ecole, à Paris). — Places d'internes titulaires en pharmacie, vacantes au 1^{er} janv. prochain, dans les asiles publics aliénés de la Seine (épreuves rue Cabanis, 1, Paris). — Chef des travaux d'anatomie et d'histologie (à l'Ecole préparatoire de médecine de Grenoble).

Exposition de chrysanthèmes. — Novembre est le mois des chrysanthèmes. Voici la liste des localités où s'ouvrira, cette semaine, des expositions de la fleur du Japon : du 3 au 5, à Annecy. — Du 4 au 7, à Boulogne-sur-Seine, dans la salle des fêtes de la mairie, sous le patronage du ministre de l'Agriculture (Société d'horticulture de Boulogne). — Du 4 au 8, à Ribérac (Société d'horticulture de la Dordogne). — Du 8 au 13, grande exposition annuelle de la Société nationale d'horticulture de France, au Jardin des Tuileries. — Du 8 au 12, à Rouen (Société centrale d'horticulture de Rouen). — Du 8 au 13, à Cambrai (Comice agricole de Cambrai). — Du 9 au 12, grande exposition à Marseille, aux allées de Meilhan (Société départementale d'horticulture et de botanique de Marseille). — Du 9 au 12, à Nantes, important concours (Société nantaise d'horticulture). — Du 10 au 13, à Beaune (Association horticole de Beaune et à Pau), Chaumont et Saint-Dizier, dans la Haute-Marne, auront également, au commencement de ce mois, une exposition de chrysanthèmes. — Nous avons annoncé qu'un congrès de chrysanthémistes se tiendrait à Lyon, du 3 au 12.

Exposition de serins. — 5 nov., 32^e concours annuel et exposition de jeunes serins hollandais, organisée par la Société serinophile de Paris, fondée en 1867 (entrée libre et gratuite, de 1 h. à 4, avenue de Clichy, 6).

Expositions viticoles. — Du 9 au 11 nov., grande foire aux vins, à Toulon. — Du 10 au 13, exposition de viticulture, à Pau.

Exposition cycliste. — 7 nov., exposition de cycles et d'automobiles, à Lyon, cours du Midi, organisée par le Moto-Club de Lyon (jusqu'au 27 nov.).

Fêtes nationales. — 4 nov., jour férié à Monaco, à l'occasion de la Saint-Charles (illuminations de la Condamine et de Monte-Carlo). — Même jour : fête nationale en Suède, en mémoire de son union à la Norvège en 1814. — 5, fête de l'Indépendance de la petite république de Saint-Marin. — Des salves, à la Tour de Londres et aux casernes des gardes à cheval et de la cavalerie de la maison royale d'Angleterre, annonceront ce matin que le prince de Galles entre dans sa cinquante-neuvième année.

Divers. — 4 nov., fêtes à la Cour d'Espagne à l'occasion de la remise à Alphonse XIII des insignes de l'Aigle Noir de Prusse. — 5, inauguration du pont de Nogent-sur-Marne, plusieurs fois retardée. — 6, vente, à Cologne, de la collection V. Forst : antiquités égyptiennes et grecques. — 7, devant le Tribunal de Commerce de la Seine, affaire du Syndicat national du Crédit agricole. — Ouverture du Conseil général de la Seine. — Ouverture de la Chambre Luxembourgeoise. — 8, trois grands mariages en province : dans l'Oise, M. Robert de Laporte avec M^{lle} Jacqueline de Devise; dans l'Indre-et-Loire, baron Edgar de Margay avec M^{lle} Vincent de Keryon; en Vendée, M. de La Villemarqué avec M^{lle} de Brem. — La nouvelle que nous avons donnée des fiançailles de M. Robert de Flers avec M^{lle} Marcellin Pellet est fautive. — 10, ouverture de l'Ecole d'architecture, à Paris.

Les sports de la semaine. — CHEVAUX : 4 nov., Neuilly-Levallois; 5, Auteuil (prix de l'Avenir et prix de Vincennes, obstacles), Marseille (Grand Prix), Bordeaux; 6, Vincennes (plates); 7, Saint-Ouen (prix Mondeville, obstacles); 8, Maisons-Laffitte; 9, Auteuil (prix de Triel, obstacles); 10, Maisons-Laffitte (prix Heaume), Nice. — ESCRIME : 5 nov., grand assaut à Vire; 10, à Dunkerque. — CYCLISME : course Billancourt-Versailles et retour. — FOOTBALL-ASSOCIATION : 5 nov., commencement des épreuves du championnat de Paris, du prix Lucenski et du Challenge des équipes troisièmes.

MARIAGE DU PRINCE JEAN D'ORLÉANS
ET DE LA PRINCESSE ISABELLE

Lundi 30 octobre, le mariage du prince Jean d'Orléans avec la princesse Isabelle de France, sa cousine, a été célébré dans la petite église Saint-Raphaël, à Kingston (Angleterre), où fut béni, il y a trente-cinq ans, l'union du comte de Paris et de la princesse Isabelle de Montpensier.

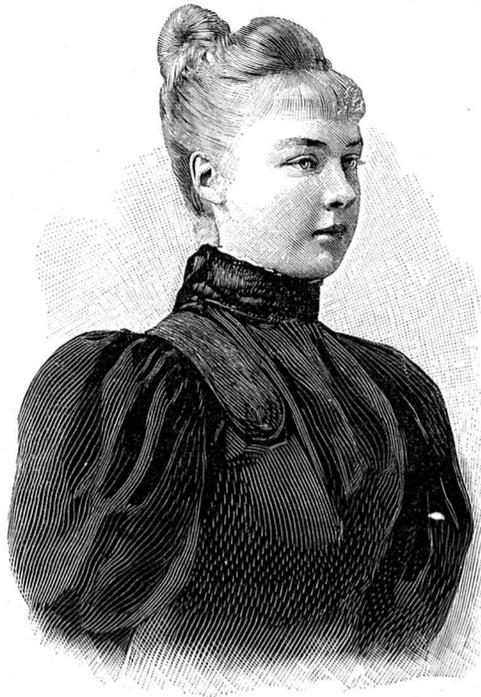
Le prince est le deuxième fils du duc de Chartres; il est né à Paris le 4 septembre 1874 et vient de terminer son service militaire dans l'armée danoise, comme lieutenant de la garde. La princesse est la troisième fille du comte de Paris; née au château d'Eu, elle a accompli sa vingt et unième année le 7 mai dernier.

L'abbé Hertzog, curé de la Madeleine, a donné la bénédiction nuptiale, en présence d'une nombreuse et brillante assistance qui réunissait, outre les invités de haute marque, tous les membres de la famille royale ayant à leur tête le duc d'Orléans. A l'issue de la cérémonie religieuse, celui-ci a offert un grand déjeuner dans sa résidence de York-House. Ajoutons qu'usant, même en exil, de sa prérogative de chef de la Maison de France, le duc a conféré aux nouveaux mariés les titres de duc et de duchesse de Guise.

LE NOUVEAU PONT DE NOGENT-SUR-MARNE

Le pont qu'on va inaugurer dimanche prochain 5 novembre était réclamé depuis bien longtemps par les riverains de cette partie si fréquentée de la « boucle de la Marne ». Il est établi pour le passage du chemin de grande communication n° 45 reliant Neuilly-sur-Marne à Champigny. C'est un élégant ouvrage de 9 mètres de largeur environ, composé de trois arches métalliques surbaissées au douzième, reposant sur des culées et des piles en maçonnerie, fondées à l'air comprimé. L'arche centrale mesure 49 mètres et les arches de rive 40 mètres chacune; l'une des piles est en rivière, l'autre est établie à la pointe de l'île du Loup.

Etant donné le caractère pittoresque des bords de la Marne et la beauté sévère du grand viaduc de Nogent qui franchit la vallée non loin du nouvel ouvrage, on a voulu que ce dernier présentât un certain cachet au



La princesse Isabelle. — Phot. L. Varney



Le prince Jean d'Orléans. — Phot. Danielsen.

louange en soient rendues à M. Charles Lamoureux, l'apôtre convaincu dont la foiténace nous aura réservé cette inoubliable soirée!

A défaut de l'étude approfondie, développée que réclamerait un pareil monument d'art, nous devons modestement nous limiter à constater l'immense, l'éclatant succès qui a accueilli l'œuvre du Titan génial et à répartir à qui de droit les éloges mérités: à M. Lamoureux, d'abord, qui a tout inspiré, voulu, réalisé, dirigé et dont l'orchestre a été superbe de précision, d'élan,

demment, et c'est déjà quelque chose, d'avoir entendu de jolis riens admirablement contés. Ce ballet, suivant la tradition actuelle du théâtre, est très bien monté; la mise en scène en est agréable ou amusante, autant que le permet l'insignifiance de l'action (?) chorégraphique; M^{lles} Charles et Santori y sont simplement délicieuses, et l'orchestre et son chef, M. Luigini, méritent les plus grands éloges.

Au même théâtre, reprises très soignées des *Pêcheurs de perles* de Bizet, et du *Fra Diavolo* populaire d'Auber. Dans le premier ouvrage, on a vivement acclamé M^{lles} Bréjean-Gravière, M. Maréchal et un débutant, à ce théâtre, M. Henri Albers, un bel artiste à la voix chaude et de style irréprochable; dans le second, M^{lles} Marignan et Pierron, MM. Clément, Carbonne, Gri-vot, Belhomme et Barnolt ont été justement applaudis.

En remontant cette insupportable et inutile *Lucie*, MM. Milliaud ont voulu certainement donner une fois de plus raison au proverbe qui veut que ce qui vient du tambour retourne à la flûte (ou inversement; c'est la même chose!); or, ici, le tambour (et quel tambour!) c'est la *Bohème* de M. Léoncavallo et la flûte (il y en a beaucoup dans l'œuvre de Donizetti) c'est *Lucie*!... Pour la reprise de semblables ouvrages, il faudrait des artistes que ne possède pas la troupe actuelle du Théâtre-Lyrique (se trouvent-ils d'ailleurs autre part?... nous en doutons fort!) et sauf M. Soulacroix, dont la voix toujours solide sonne vaillamment dans le rôle antipathique d'Ashton, avec la meilleure volonté nous ne trouvons personne à louer. L'orchestre est fort bien conduit par M. Rey.

NOTRE SUPPLÉMENT MUSICAL

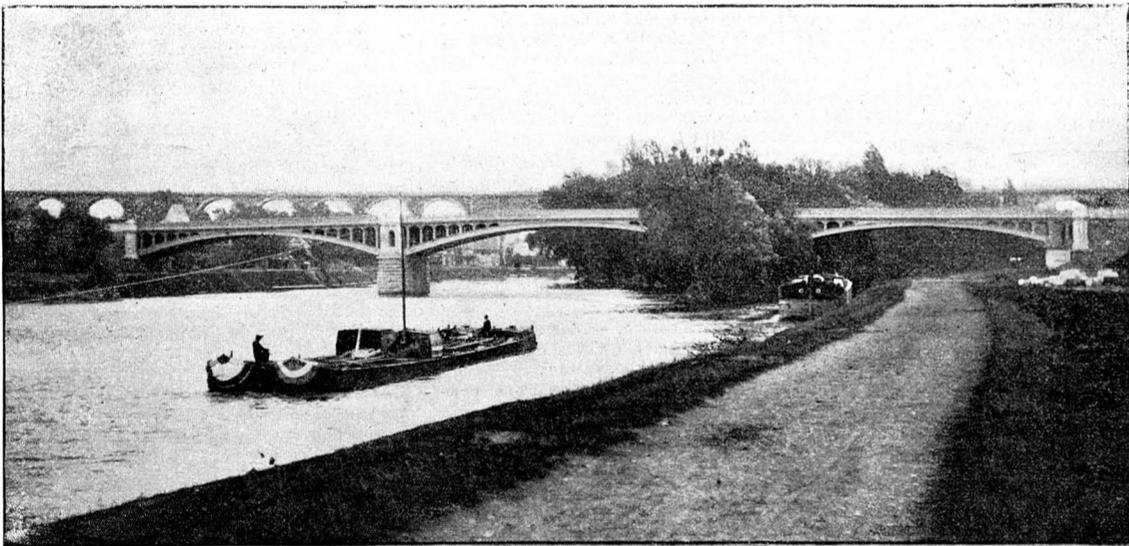
La *Bohème*, de M. Léoncavallo fait les belles soirées du nouveau Théâtre-Lyrique, et nous sommes heureux de pouvoir offrir à nos lecteurs la très brillante valse que chante si bien M^{lle} Thévenet dans cet ouvrage. Cette valse se joue au piano, telle qu'elle est écrite, mais nous avons pris le soin de faire graver les paroles au-dessus de la musique et de cette façon les amateurs de chant pourront également l'interpréter.

M. Théodore Botrel dont nous publions la douce chanson: *Goëlands et Goëlettes* est le barde breton bien connu auquel la politique a voulu un instant faire une réputation nouvelle de conspirateur royaliste, en lui reprochant d'avoir fait expédier un costume breton au prince d'Orléans. M. Th. Botrel a su facilement et victorieusement prouver que les lauriers artistiques qu'il cueille à Montmartre et ailleurs suffisent à son ambition.

M. Xavier Privas est, lui aussi, un prince, le prince des chansonniers, mais s'il a un peuple qui l'a proclamé tel, il n'a ni ministres ni collaborateurs; il règne seul, étant à la fois poète et musicien; on admirera la très touchante poésie de son *Anniversaire* qu'il a soulignée d'une expressive et discrète mélodie.

NOTRE SUPPLÉMENT DE THÉÂTRE

Ainsi que nous l'avons annoncé, nous donnons, encarté dans ce numéro, un supplément de 32 pages format de nos romans, contenant le texte intégral de l'*Elu des femmes*, pièce en quatre actes de MM. Victor de Cottens et Pierre Véber, actuellement représentée sur la scène du Palais-Royal.



Le nouveau pont de Nogent-sur-Marne.

point de vue architectural. C'est dans ce but qu'on a employé, pour les arches, la fonte qui se prête mieux aux motifs d'ornementation; les piles ont été aussi quelque peu décorées et on a particulièrement soigné le dessin des garde-corps.

La dépense s'élevant à 920.000 francs a été supportée par les fonds départementaux avec le concours des communes de Champigny et de Nogent. Les travaux ont été exécutés sous la direction de M. Hétier, ingénieur en chef, par MM. les ingénieurs Dardenne, auteur du projet et Dreyfus, et sous la surveillance de M. Honoré, conducteur des ponts et chaussées.

G. C.

MUSIQUE

NOUVEAU-THÉÂTRE (Direction de M. Ch. Lamoureux): *Tristan et Yseult*, drame musical de Richard Wagner (1^{re} représentation). — OPÉRA-COMIQUE: *Javotte*, ballet de M. J. L. Croze, musique de M. C. Saint-Saëns (1^{re} représentation); *Les Pêcheurs de perles*, *Fra Diavolo* (reprises). — THÉÂTRE LYRIQUE DE LA RENAISSANCE: *Lucie* (reprise).

Et voici que vient de nous être enfin donnée la première représentation en France du *Tristan et Yseult* de Richard Wagner! Il aura donc fallu presque un demi-siècle pour que nous puissions connaître à la scène et admirer cette sublime tragédie lyrique, cet immortel poème de la passion humaine!... Gloire et

d'emportement, même de violence, comme aussi de tendresse, de charme et de douceur; à M^{lle} Litvinne, car jamais le rôle d'Yseult n'aura été chanté par une voix plus belle, plus souple, plus sûre, plus homogène, plus complète enfin; à M^{lle} Brema, l'incomparable tragédienne, une Brangaine idéale, à la voix ferme et sonnante; à M. Gibert, dont la voix solide était manifestement surmenée par les multiples et laborieuses répétitions, mais qui a su faire une évocation tour à tour passionnée et poignante du personnage de Tristan; à M. Vallier (Marke) pour sa prestance et sa diction. Puis louons encore la belle, la fidèle traduction, laissée inachevée par notre cher et regretté Alfred Ernst, mais que, consciencieux artistes, MM. de Fourcaud et P. Bruck ont, respectueusement et avec un grand talent personnel, achevée dans le système imposé par leur collaborateur initial. Il y aurait bien quelques observations à présenter sur la plantation des décors, mais l'exiguïté de la scène du Nouveau-Théâtre n'aura pas permis, sans doute, de faire mieux ou autre chose.

La gloire de M. Saint-Saëns ne s'accroîtra assurément pas à la représentation du petit ballet que vient de nous donner l'Opéra-Comique. La musique en est incontestablement d'une prodigieuse habileté; il est difficile, sinon impossible, de rêver d'une maîtrise plus complète dans la science de l'orchestration et l'art du développement musical, alors même que la matière à développer semble vaine ou nous échappe, mais de tout cela, que reste-t-il? La sensation, agréable évi-